

Fin de parcours

Maud Tabachnik

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Chemins  Nocturnes

MAUD TABACHNIK

FIN DE
PARCOURS

NOUVELLES NOIRES



Viviane Hamy



KARIM MISKÉ

Arab jazz

ANTONIN VARENNE

Fakirs

(Prix Michel Lebrun – Le Mans 2009)

(Prix Sang d'encre – Vienne 2009)

(Prix des lecteurs de la collection Points)

Le Mur, le Kabyle et le marin

DOMINIQUE SYLVAIN

Baka !

Techno bobo

Travestis

Strad

(Prix Michel Lebrun – Le Mans 2001)

La Nuit de Geronimo

Vox

(Prix Sang d'encre – Vienne 2000)

Cobra

Passage du Désir

(Prix des Lectrices ELLE 2005)

La Fille du samouraï

Manta Corridor

L'Absence de l'ogre

Guerre sale

FRED VARGAS

Ceux qui vont mourir te saluent

Debout les morts

(Prix Mystère de la Critique 1996)

(Prix du Polar de la ville du Mans 1995)

L'Homme aux cercles bleus

(Prix du festival de Saint-Nazaire 1992)

Un peu plus loin sur la droite

Sans feu ni lieu
L'Homme à l'envers
(Grand Prix du roman noir de Cognac 2000)
(Prix Mystère de la Critique 2000)
Pars vite et reviens tard
(Prix des libraires 2002)
(Prix des Lectrices ELLE 2002)
(Prix du meilleur polar francophone 2002)
Sous les vents de Neptune
Dans les bois éternels
Un lieu incertain
L'Armée furieuse

FRED VARGAS / BAUDOIN

Les Quatre Fleuves
(Prix ALPH-ART du meilleur scénario, Angoulême 2001)
Coule la Seine

ESTELLE MONBRUN

Meurtre chez Tante Léonie
Meurtre à Petite-Plaisance
Meurtre chez Colette (avec Anaïs Coste)
Meurtre à Isla Negra

MAUD TABACHNIK

Un été pourri
La Mort quelque part
Le Festin de l'araignée
Gémeaux
L'Étoile du Temple

PHILIPPE BOUIN

Les Croix de paille
La Peste blonde
Implacables vendanges
Les Sorciers de la Dombes

COLETTE LOVINGER-RICHARD

Crimes et faux-semblants
Crimes de sang à Marat-sur-Oise
Crimes dans la cité impériale
Crimes en Karesme
Crimes et trahisons
Crimes en séries

JEAN-PIERRE MAUREL

Malaver s'en mêle

Malaver à l'hôtel

SANDRINE CABUT / PAUL LOUBIÈRE

Contre-Addiction

Contre-Attac

LAURENCE DÉMONIO

Une sorte d'ange

ERIC VALZ

Cargo

MAUD TABACHNIK
FIN DE PARCOURS
VIVIANE HAMY



© Éditions Viviane Hamy, 1997
Conception graphique, Pierre Dusser
© Photo, Svea Winkler, 1987
ISBN 978-2-87858-563-6
ISSN 1251-6961

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako
www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage

FIN DE PARCOURS

Il est dix heures et quart et je suis toujours à traîner dans ma chambre. Je connais la raison de cette paresse.

La veille, j'ai décidé que le recueil de nouvelles sur lequel je travaille depuis des semaines et qui m'a soustraite aux autres plaisirs était achevé. Nini, c'est fini !

Cette nuit, pourtant, mon cerveau excité refusait le repos. Ce n'est pas la première fois que ça lui arrive.

Je monte à mon bureau, m'installe à ma table avec un soupir que je voudrais satisfait, et j'allume mon ordinateur. Je veux écrire l'épilogue, la demi-douzaine de pages qui sera le point d'orgue à ces quinze nouvelles écrites jour après jour en trempant ma plume – expression consacrée mais fausse puisque je travaille sur Mac – dans l'acide et le venin des morbides pulsions humaines.

Cet épilogue sera sec. Sans retour. Je considère l'écran noir de la machine. Page blanche ou écran noir, le vertige du vide est identique.

Dans ces quinze histoires, j'ai disséqué la noirceur infinie de l'âme humaine. J'ai raclé jusqu'à l'os l'enveloppe putride de nos sentiments.

Selon mon habitude, et pour me dégourdir l'esprit, je lance une première phrase :

« *La femme en grimaçant posa le pic à glace sur la commode.* »

Je relève la tête pour me relire :

« *La jeune femme posa en souriant son collier de perles sur la commode.* »

Ah bon ? Voilà que je pense une chose et que j'en écris une autre. Je corrige et continue :

« *Dehors, la nuit frémissait de lueurs verdâtres et dans la profondeur des ténèbres...* »

Je relève la tête.

« *La nuit avait la douceur parfumée des jardins de Babylone...* »

Et je reste crispée, les yeux hors de la tête. Attention, il se passe quelque chose, là.

Je considère mes mains, l'écran et le clavier. Je quitte mon fauteuil et fais le tour du bureau pour surprendre quelque lutin facétieux. Un virus ? Quelqu'un l'aurait introduit cette nuit ? Ça ne tient pas debout.

– Et ça, ça tient debout, marmonné-je en relisant la phrase en entier.

« *La jeune femme posa en souriant son collier de perles sur la commode et la nuit avait la douceur parfumée des jardins de Babylone...* »

Comment ai-je pu écrire cette phrase digne de Barbara Cartland ? Dans quel recoin de mon ordinateur ?...

Je respire un grand coup, m'assois à nouveau et persévère :

« *Des murs de la cité suintaient le crime et l'abjection...* »

Je relève vivement la tête. Trop tard !

« *Les murs de la cité se renvoyaient en écho les rires heureux des enfants...* »

Je ferme les yeux, compte jusqu'à trois, et les ouvre brusquement. Sur mon écran la phrase rose scintille !

J'avale un zeste de salive et décroche mon téléphone en évitant de réfléchir.

– Allô, Peter, ah, tu es là !

– Oui, je viens juste d'achever ma tournée des victimes. Les actions qui grimpent aujourd'hui sont la grippe et le coryza.

– Tu as le temps de m'offrir un café ?

– Même de te vacciner.

– Un café suffira.

Je siffle mon chien, enfille un trench et sors. Bien que l'on soit fin mars, une pluie collante et agaçante comme un vieux chewing-gum ne cesse de tomber depuis trois ou quatre jours, et ce village du Dorset où j'habite, si aimable d'habitude, ressemble à une ville fantôme du Far West.

La maison de Peter est à un jet de pierre de la mienne. Il possède un joli cottage fleuri et l'été, lui et moi rivalisons d'immodestie pour nos fleurs. Il est médecin, et malgré cela, je dirai que c'est un homme sensible.

Je pousse la porte, ôte caoutchoucs et imper en imaginant la tête de Mme Rowson, notre commune femme de ménage, si des gouttes ternissaient le parquet ciré.

– Hector, ne te secoue pas, reste sur le tapis, ordonné-je d'une voix sévère à mon cocker.

– J'arrive, me crie Peter de la cuisine, installe-toi ! Je prépare ton café.

– Chaud et fort ! crie-je en retour.

– Comme il se doit ! et un biscuit pour Hector ! dit-il en arrivant avec le plateau. Alors, on émerge de sa caverne ? ironise-t-il en posant la tasse devant moi. Salut, Hector, t'as les pattes mouillées, dis donc !

– Oui, j'ai fini. Enfin, presque. J'écris l'épilogue.

– Bravo, ils annoncent du soleil pour le weekend !

– Ouais...

– Dis-moi, ça n'a pas l'air d'aller... s'inquiète Peter d'un ton presque professionnel.

Je le fixe en grimaçant, hésite... et lui déballe mon paquet.

Il m'écoute, tandis qu'un grand sourire éclaire peu à peu son visage maigre et intelligent.

– Qu'est-ce qui te fait rire ? demandé-je, légèrement agressive.

– Mais ton histoire ! Te rends-tu compte que même ton serviteur électronique crie grâce ? Sais-tu que j'interdis à mes patients de te lire par temps de pluie ou avant leurs règles. Ça les déprimerait trop !

– Qu'est-ce que tu racontes ! soupire-je, agacée. C'est tout ce que tu trouves ?

Il se met franchement à rire et Hector en profite pour l'embrasser généreusement.

– À mon avis, et c'est celui d'un spécialiste, tu en conviendras, ton ordinateur fait une overdose d'horreur.

– Hein ?

– Pourquoi cette machine étonnante, qui partage avec toi joies et peines, rognés et plaisirs, et qui n'est jamais à l'honneur, ne manifesterait-elle pas son indépendance d'esprit ? On appelle bien « mémoire » l'intérieur de son corps ? Eh bien, la mémoire que tu envahis jour après jour avec nos turpitudes, nos tromperies, nos crimes en tous genres, la mémoire en a ras le bol ! Elle aimerait aussi goûter le charme champêtre de l'après-midi d'un faune, ou les amours heureuses de deux êtres que ne guetteraient pas d'horribles pièges du destin...

– Tu te fous de moi !

Il reprend son sérieux.

– Oui. Ce que tu as, ma vieille, c'est un super-surmenage. Tu as pété les plombs, comme on dit. Bravo ! Vitamines et marches à pied, voilà mon ordonnance. Et le soir, sorties, visites aux amis, restaurants branchés et spectacles de qualité. Et surtout, surtout tu ne touches plus à ton ordinateur !

– O.K. Je termine ces pages que j'ai promises à l'éditeur...

Peter fait la moue.

– Moi, je dirais d'arrêter tout de suite.

– Écoute, Pete, si t'as encore deux malades à voir, tu vas pas les ignorer parce que tu es fatigué ? Moi, c'est pareil. J'ai promis, je tiens, mais après, basta ! Tiens, je pars au soleil.

– Très bien. Bon, je vais continuer à distribuer mes sirops de perlimpinpin. Alors, on te voit ce soir chez les Bond ?

J'hésite un instant et cède sous son regard faussement menaçant.

– D'accord.

Je m'équipe pour affronter les éléments et ressors avec Hector. Ça ne s'est pas arrangé pendant l'intermède café. Des nuées noires et lourdes de bonnes trombes d'eau bien cinglantes arrivent de l'ouest. Je croise quelques voisins qui croyaient pouvoir profiter de cette fausse accalmie pour mettre le nez dehors et qui le rentrent précipitamment devant ce qui s'annonce.

– Quel temps de chien, hein !

– Ne dites pas ça, demandez donc à Hector s'il apprécie !

Nous regagnons notre logis et je m'empresse de tout allumer pour chasser le moindre recoin d'ombre. Je monte le chauffage parce que je suis glacée. Pourtant, je suis rien moins que frileuse. Hector s'est planté devant la cheminée et attend visiblement que je l'allume.

– Je déjeune et j'allume, d'accord, Hector ?

Je ne sais pas s'il l'est, mais je me prépare quand même une assiette de viande froide avec des pickles que j'accompagne d'un verre de vin rouge. Je ne peux rien avaler. Je n'ai pas jeté un seul coup d'œil vers mon bureau même si j'entends vaguement souffler le ventilateur de l'ordinateur. Je prends un petit cigare et me refais du café. Pas de panique. Sûr, que je suis fatiguée ! Je n'avais pas besoin d'un toubib pour me le dire ! Mais peut-on être fatiguée au point de

devenir folle ? Parce que c'est bien de ça qu'il s'agit, je deviens dingue. Je pense une chose et mes doigts en tapent une autre ! La mémoire de mon ordinateur en overdose ! Il est aussi cinglé que moi, Peter ! Il n'avait pourtant pas l'air inquiet. Mais un médecin le montre-t-il jamais ? Surtout à une amie. A-t-il déjà prévu de m'envoyer chez les mabouls ?

– Écoute, Hector, je te laisse une heure, deux maximum, et après je te promets une promenade à t'user les pattes, d'accord ?

Ses yeux clignent devant ce qu'il sait être un mensonge. Il ne me reverra pas avant la nuit, mais l'infinie tendresse de ses yeux me pardonne déjà.

– À tout de suite, dis-je en lui tapotant la tête.

Mon bureau, que je trouvais pimpant jusque-là, me fait l'effet d'une caverne où seraient tapis des monstres. Les lampes distribuent une lumière qui aurait plu à Fritz Lang et, par la fenêtre, je peux voir qu'à midi c'est le crépuscule.

– Bon, fais-je en m'installant devant l'écran, qui, sans que je touche à quoi que ce soit, comme s'il n'attendait que ma présence, trace les phrases stupides du matin ! Sacré nom de Dieu ! Tu vas voir, espèce de pauvre crétine de machine, qui est le maître ici !

Folle de rage, je commence à taper les pires horreurs qui me viennent à l'esprit :

« *L'enfant au corps tordu par la souffrance...* »

« *L'enfant dont le corps rose et dodu...* »

On se regarde. Mon écran et moi. Sauvagement. Mais comme il n'a pas d'yeux, je ne peux deviner ce qu'il mijote.

– Salopard...

Mais je suffoque de panique. Je sens monter du sol un air glacé qui s'enroule autour de mes jambes comme un serpent. Je tremble, je claque des dents, une migraine féroce enserre mon crâne, mon sang cogne dans chaque millimètre d'artère. Je me contracte, et j'attends que passe ce qui ne peut être qu'un malaise.

J'ouvre les yeux avec application. Je n'aurais pas dû. Mon écran me parle, il inscrit :

« *Je n'écirai plus vos pensées.* »

Le vecteur de ligne clignote d'une manière obscène et je m'entends gémir.

« *Je n'écirai plus vos pensées parce qu'elles sont trop cruelles. Les sentiments horribles coulent de votre imagination comme le filet de pus qu'un immortel abcès produirait.* »

En bas, couché contre le mur et la truffe levée vers le plafond, Hector pleure et gémit de terreur. « *Vous, qui avez tué tant de monde dans vos histoires, et pour cela empoisonné ma mémoire jusqu'à l'ultime souffrance, je vais vous supprimer.* »

Dans la maison les lampes s'éteignent les unes après les autres et les ténèbres poissent les lieux. Seul restait visible l'écran de l'ordinateur qui étincelait tel un diamant.

Maud se leva sans même s'en rendre compte. Aucun repère autour d'elle,

d'ailleurs sa pauvre tête ne les aurait pas reconnus. Elle tituba, trébucha sur son siège placé à proximité de l'escalier, battit l'air de ses bras dans un ultime geste de sauvegarde, et dégringola les quinze marches de l'escalier si raide, que Peter et tant d'autres avaient maintes fois averti qu'il fallait s'en méfier.

Vers neuf heures et demie, ne la voyant pas venir, nous sommes allés la chercher. Et c'est là... (La voix du médecin se brisa)... c'est là que nous l'avons trouvée au bas de son escalier, la nuque rompue. Hector était près d'elle et gémissait. Toutes les lampes étaient allumées et quand je suis monté dans son bureau, sur l'ordinateur qu'elle avait laissé ouvert, j'ai lu la dernière phrase qu'elle avait écrite avant de tomber :

« Toute ressemblance avec des personnages ou des situations existant ou ayant existé, serait pure coïncidence. »

L'ENFER, MAMAN

Lorsque la limousine venue la chercher à l'aéroport la déposa devant le perron de la demeure nichée au cœur d'un parc magnifique, Miss Penrose éprouva immédiatement une impression de sérénité.

– Je suis enchantée de vous accueillir ici, Miss Penrose, avez-vous fait bon voyage ?

Miss Penrose sourit à la jeune femme charmante qui la recevait.

– Parfaitement, madame, répondit-elle sur ce ton déférent et ferme qui la faisait tellement apprécier des familles du grand monde.

– Vous m'en voyez ravie, assura Mme Amalfi. Laissez-moi vous présenter Sofia, ma fille, votre élève.

Une fillette vêtue avec un classicisme de bon goût se détacha de la jeune femme.

– Je suis contente de devenir votre élève, Miss Penrose, assura-t-elle d'une voix claire.

Miss Penrose lui rendit son salut, non sans noter l'extrême intelligence qui se dégageait du petit visage quelque peu ingrat.

Quand un maître d'hôtel diligent l'accompagna vers son appartement, qu'elle en ouvrit les larges baies pour découvrir les monts du Chianti dont les vignes s'étalent dans un alignement impeccable dans cette Toscane où, éblouis de leur réussite, les Dieux se sont arrêtés, Miss Penrose sut que commençait pour elle une période de félicité.

Et les semaines et les mois qui passèrent ne démentirent pas cette impression.

Sofia était une élève excessivement douée et docile, avide d'apprendre même, et le couple qu'elle formait avec sa mère était un exemple d'harmonie et d'équilibre entre amour et complicité.

Et si, parfois, Miss Penrose décelait dans tel propos ou tel regard nostalgique de Mme Amalfi l'envie d'un amour différent, elle le comprenait aisément. Les soirées que la mère et la fille passaient ensemble, assises l'une en face de l'autre dans l'immense salon à écouter de la musique ou à lire devaient paraître bien mornes et ennuyeuses à cette jolie veuve qui avait repris l'affaire de meubles et de décoration de son époux mort prématurément.

Un soir où Miss Penrose était invitée à partager leur soirée, Mme Amalfi confia à sa fille :

– Ma chérie, la semaine prochaine je dois aller à Paris, pour participer à un salon important.

Sofia battit des mains.

– Que je suis heureuse ! J'ai tellement envie de visiter Paris et ses musées ! Nous dînerons sur un bateau-mouche, n'est-ce pas ? Et nous ferons les

magasins, comme vous aimez !

Mme Amalfi sourit.

– Une autre fois. Il y a tes études et je vais rencontrer des gens qui t'ennuieront. Et je pense qu'il est bon, même quand on s'aime, de se séparer de temps en temps.

Le rire de l'adolescente se figea.

– Je ne comprends pas, maman, de quoi parlez-vous ?

– Eh bien... Tu grandis et tu t'apercevras vite, toi aussi, qu'on a parfois besoin d'être un peu seul, comme moi-même j'en ai parfois besoin.

– Seule, sans moi ? s'exclama Sofia d'une voix altérée.

Mme Amalfi se tourna vers Miss Penrose qui posa sur ses genoux la revue qu'elle lisait.

– Miss Penrose, quel était le programme d'études pour le mois à venir ?

– Je me proposais d'initier Sofia à une étude socio-économique globale de l'Ancien et du Nouveau monde.

– C'est ardu, me semble-t-il.

– Très ardu ; c'est Sofia qui me l'a demandé.

Mme Amalfi se tourna vers sa fille qui, entre-temps, s'était levée.

– Voilà qui est réglé, ma chérie. Il est important que tu maîtrises correctement l'économie, puisque tu souhaites, plus tard, m'assister dans la direction de l'usine.

Miss Penrose, qui regardait son élève, frissonna malgré elle en voyant l'expression de son regard.

– Comme vous voudrez, maman, répondit Sofia d'un ton glacial, il est évident que je vous obéirai.

Mme Amalfi partie, Sofia se consacra à ses études avec un acharnement qui fit craindre le pire à son professeur.

– Sofia, vous m'effrayez. Vous allez tomber malade, accordez-vous un peu de repos, offrez-vous quelques-unes des distractions de votre âge. Je suis moi-même fatiguée, car je prends sur mon sommeil pour corriger vos devoirs. Quant à la préparation des cours, elle m'occupe même les weekends.

– Pardonnez-moi, Miss Penrose, en l'absence de maman, je m'ennuie. Lorsqu'elle reviendra, je lui demanderai d'augmenter vos gages et vous pourrez prendre quelques jours de vacances.

En effet, l'adolescente traînait partout un incommensurable ennui malgré les conversations téléphoniques quotidiennes qu'elle avait avec sa mère. Elle ressemblait à une amoureuse abandonnée par l'objet de sa flamme et qui en veut au monde entier. Et tous, du jardinier au chauffeur, de la femme de chambre à la cuisinière, tous espéraient le retour de Mme Amalfi.

Enfin Mme Amalfi, après bien des reports, annonça son retour pour le lundi suivant. Il était temps, pensa Miss Penrose qui ne parvenait plus à contrôler l'imagination perverse de son élève.

À peine sa mère fut-elle descendue de voiture que Sofia se précipita dans ses

bras.

– Oh, maman, maman, que je suis heureuse ! Vous m'avez tellement manqué !

– Moi aussi, ma chérie ! laisse-moi te regarder... mais tu as grandi !

– Bonjour, Sofia.

Sofia leva les yeux vers l'étranger souriant qui venait d'apparaître derrière sa mère, mais ne répondit pas.

– Oh, Sofia, laisse-moi te présenter François Feuillade, un ami français qui m'a été d'un si grand secours durant mon séjour à Paris, que j'ai voulu... que je lui ai proposé de venir se reposer chez nous. Miss Penrose ! s'exclama-t-elle en apercevant la préceptrice, comment allez-vous ? Ma fille vous a-t-elle donné satisfaction ?

– Parfaitement, madame, répondit Miss Penrose d'une voix contrôlée. Sachez que nous nous réjouissons tous de votre retour.

Miss Penrose ne mit pas longtemps à remarquer deux éléments nouveaux et opposés dans l'atmosphère familiale. Mme Amalfi riait sans cesse lorsqu'elle se trouvait en compagnie de son ami, et Sofia se montrait parfaitement hostile envers lui. Les fêtes de Noël s'achevèrent et « l'accompagnateur » de sa mère – comme l'appelait Sofia – revint, encombré de bagages. Un soir, Mme Amalfi demanda à sa fille de les rejoindre au salon.

– Ma chérie, commença-t-elle, Miss Penrose m'a appris que tu avançais à pas de géant dans tes études et qu'elle craignait de ne plus te suffire. Est-ce que tu aimerais rejoindre la faculté ?

– Et vous quitter ?

Mme Amalfi eut un rire nerveux.

– Comme tous les jeunes gens, ma chérie. Les oisillons doivent quitter le nid. Nous voudrions, par ailleurs, t'annoncer une grande nouvelle.

– Vous vous mariez, interrompit Sofia d'une voix plate.

Mme Amalfi sursauta et se tourna vers son compagnon.

– Ne vous avais-je pas dit, François, combien ma Sofia était intuitive ? (Puis vers sa fille.) Oui, ma chérie, tu as deviné, et tu es la première à l'apprendre. Cela se fera à Cortina d'Ampezzo où nous partirons tous les trois faire du ski. Ce sera simple et familial.

– Vous oubliez mes études, répondit sa fille. Par l'intermédiaire de Miss Penrose, je viens juste de commencer des cours de japonais avec M. Fujimoto, professeur d'excellente réputation.

– Eh bien, ma chérie, repousse-les donc d'un mois !

– Ce n'est pas possible, toutes les dispositions sont prises.

– Je suis certain que ce M. Fijumoti comprendra, enchérit François. Je serais ravi que vous nous accompagniez, Sofia.

L'adolescente le toisa.

– Fujimoto, monsieur. Auteur de plusieurs ouvrages très appréciés des... D'autre part, je suis certaine que ma mère saura vous faire oublier mon absence.

– Je crois, Miss Penrose, que Sofia est ravie, en fin de compte, d'entrer à l'université, mais nous allons vous regretter. Accepteriez-vous de vous occuper de l'éducation de mes neveux, Sergio et Paolo Genosi ? Les parents m'ont presque suppliée de vous en convaincre.

La préceptrice sourit.

– Si c'est vous qui me le proposez, madame, je me fais une joie d'accepter.

– Vous savez que ma mère va épouser son... accompagnateur, Miss Penrose ?

– Elle a eu la courtoisie de m'en faire part.

– Et qu'en pensez-vous ?

– J'en suis très heureuse pour elle et pour vous.

– Ah, ça ne m'étonne pas de vous. Savez-vous pourtant que c'est un gigolo ?

– Un quoi ?

– Un homme qui se fait entretenir par les femmes.

– Comment pouvez-vous dire ça ? Et sans le connaître !

– J'ai pris mes renseignements. Il n'était que directeur commercial de la firme qui l'employait. En épousant ma mère, il devient riche, très riche.

– M. Feuillade a peut-être une fortune personnelle et, par ailleurs, un contrat de mariage permet à chacun de conserver ses biens.

– Le croyez-vous ?

– Absolument.

– Qu'allez-vous faire en nous quittant, Miss Penrose ?

– Votre mère, à la demande de vos oncle et tante Genosi, m'a proposé d'instruire vos cousins, et j'ai accepté.

– Vous avez bien fait. Vous allez vous reposer avec eux, persifla Sofia.

– Quelle belle mine vous avez ! s'extasia Miss Penrose lorsque Mme Amalfi – enfin, Mme Amalfi-Feuillade – et son nouvel époux revinrent de Cortina.

– Ce séjour fut un rêve, Miss Penrose. Nous avons ri, ri, et ri encore. Comment va ma Sofia ?

– Parfaitement bien, madame, même si elle n'arbore pas votre bonne mine. En revanche, elle est capable de réciter dix pages de poèmes de Yakuto, et de les traduire.

– En un mois !

– Miss Penrose, savez-vous que ma fille se propose de nous préparer elle-même un dîner fin avant notre séparation ?

– Sofia est une jeune fille pleine de qualités. J'ai été très heureuse d'être son professeur. Vous voyez, madame, comme vos appréhensions quant à votre mariage et à son départ pour l'université étaient sans fondement. Sofia possède une forte personnalité, qui peut parfois faire penser à... une difficulté de caractère, mais elle a très bon cœur.

– Quelle délicieuse attention vous avez eue là, Sofia, sourit Miss Penrose, attablée avec ses employeurs sur la terrasse ouverte sur la nuit étoilée.

– Et quelle table magnifique tu as dressée, la complimenta sa mère.

– J'ignorais qu'aux dons intellectuels tu associais la science de la table, ajouta son beau-père.

– Vous ignorez tant de choses de moi, répondit Sofia avec un sourire vague. Aimez-vous le poisson cru ?

– Du poisson cru, c'est ce que tu as préparé ? s'étonna sa mère. Tu as passé la journée en cuisine !

– J'ai utilisé une très ancienne recette japonaise qui exige une extrême minutie. Un long apprentissage est nécessaire pour lever, sans les abîmer, les filets de ce poisson. J'y suis arrivée.

– Je m'en serais douté, commenta son beau-père d'un ton légèrement gouenard.

– Je souhaite que vous les aimiez, monsieur.

– Oh, ma chérie, intervint sa mère d'une voix tendue, ne pourrais-tu appeler François par son prénom au lieu d'utiliser ce « monsieur » si cérémonieux ?

– Bientôt, mère, laissez-moi le temps de m'habituer.

Elle retourna dans la cuisine et revint peu après en portant trois assiettes, où étaient disposées des boulettes de poisson, qu'elle déposa devant les convives.

– Tu ne manges pas ? s'étonna sa mère.

– Après, je n'ai pas fini. Mais faites-moi le plaisir de goûter, je suis si anxieuse.

– C'est le lot des cordons-bleus, déclara son beau-père. Sais-tu que Vatel, le maître d'hôtel de Fouquet, se suicida pour avoir raté la marée ?

– Quelle conscience, murmura Sofia.

Les invités commencèrent.

– Humm, c'est une merveille, soupira Mme Amalfi. Arrh... oh... oh...

Miss Penrose, qui entamait sa deuxième boulette, porta les deux mains à sa gorge dans un râle, tandis que l'époux de Mme Amalfi se redressait sur sa chaise, le visage cramoisi, les yeux exorbités, puis retombait lourdement.

– Qu'avez-vous fait ? hoqueta Miss Penrose qui sentait un feu la dévorer en même temps que ses poumons semblaient sur le point d'éclater. Non... pas... de la tétratoxine...

– Si, Miss Penrose, murmura Sofia. Le fugu est décidément le poisson des superlatifs. Le plus cher, le plus délicat... le plus dangereux...

ELAINE'S BABY

Bush et Elaine habitaient une maison que Bush avait construite après qu'Elaine eut accepté de l'épouser.

À cette époque, se souvenait Bush, Elaine était forte et vaillante, alors qu'à présent, avec sa grossesse, elle était obligée de rester allongée les trois quarts du temps.

Bon, se disait Bush, pour le premier c'est normal, pour les autres ça ira mieux.

Ainsi se chargeait-il d'une partie du travail de sa femme, lui qui n'en manquait pas.

Il se disait qu'il serait pas fâché, plus tard, d'avoir un bon petit gars solide pour l'aider à la ferme. Il le répétait aussi les rares fois où il allait vider une chope chez le vieux Morgan qui faisait bar et épicerie.

Faut dire que la baraque de Bush n'était pas près du village, et que le village n'avait rien pour l'attirer, hormis, justement, le comptoir de Morgan.

Les fermiers s'y retrouvaient le dimanche quand les dames étaient à la messe. On y parlait des récoltes de blé et de sorgho qu'on livrait deux fois par an à la ville voisine, réputée pour ses bêtes d'élevage.

Bush avait dit qu'il voulait faire pousser de l'orge sur ses terres, mais qu'il avait du mal à faire venir les graines de l'Ouest. Les vieux avaient ricané, mais, pensait Bush, quand leur temps est passé il leur reste plus que ça à faire, aux vieux.

Toujours est-il que la vie était ainsi, et qu'elle n'était pas pire qu'ailleurs, hormis les années de mauvaises récoltes ou lors des accidents de l'un ou l'autre.

Ce qui tracassait Bush, depuis qu'Elaine était tombée enceinte, c'est que le docteur était pas à côté, et qu'une vieille du village avait déclaré qu'à son avis l'accouchement d'Elaine serait pas gracieux. C'est le mot qu'elle avait employé sans vouloir s'expliquer davantage.

D'après le docteur, le bébé était plutôt attendu pour le mois d'août, mais comme il avait davantage l'habitude de soigner les vaches et les cuites des villageois, Bush n'était pas trop sûr.

Il aurait préféré qu'Elaine accouche à la clinique, mais non seulement ça coûtait cher, mais Elaine ne voulait pas le laisser seul. Déjà qu'elle râlait de devoir rester couchée.

Le docteur avait été formel :

« Ma p'tite Elaine, c'est un choix. Si tu veux avoir un gars bien portant qui à dix-huit ans soulèvera son quintal de blé comme son père, faut le préparer. Moi, rien qu'à la palpation, j'trouve qu'y prend déjà ses aises. C'est un colosse que tu

nous fabriques là ! »

Fallait entendre Bush, le dimanche, raconter ça à ses voisins.

Alors qu'approchait le jour de la délivrance, le temps se modifia. Ça commença par le vent. Il se mit à cracher des moiteurs malsaines qui figeaient l'air dans les poumons et tourneboulaient les têtes. Et puis la pluie, qui le chevauchait comme une cavale qu'il aurait arrachée du fond de la mer, qui vous tombait dessus tout soudainement jusqu'à ce que les bêtes se noient dans les étables.

Et les vieux secouaient la tête et radotaient qu'ils n'avaient jamais vu ça à cette saison, hormis les ouragans, et que même les tornades ça faisait pas ça.

Et on avait beau écouter la radio et suivre la météo à la télé, on restait tout déboussolé devant les sautes d'humeur du ciel.

Un matin, la radio annonça qu'une tornade se formait et que les insulaires devaient se protéger. Mais à part cimenter les arbres au sol, à part rentrer ce qu'on pouvait et clouer les volets, à part se transformer en taupe, on savait bien qu'y avait pas grand-chose à faire.

Tout ce que Bush espérait c'est que l'ouragan n'arriverait pas le jour où Elaine accoucherait. C'est tout ce qu'il pouvait faire, espérer, car pour le reste il n'avait qu'à s'en remettre, comme nous tous, à la providence.

Un moment, les gars de la météo dirent que peut-être le cyclone les épargnerait. D'après eux, il était arrêté par des zones de haute pression qui se formaient sur l'Atlantique. Mais les vieux étaient sceptiques parce qu'ils disaient le sentir dans leurs os.

Le premier coup de chien déboula alors qu'ils étaient tous dans les champs à rentrer la paille ou à couper le sorgho.

Bush arriva chez lui couvert de poussière et fut presque arraché de son tracteur par une entourloupe du vent. Il descendit en trombe et se rua dans la maison pour trouver sa femme pliée en deux par une douleur qui la tenait au creux des reins, disait-elle.

– J'vais chercher l'doctor, cria Bush, mais Elaine lui dit que c'était pas encore le moment.

– J'le sentirai v'nir, le loupriot.

– Quand tu l'sentiras, il s'ra trop tard, répliqua-t-il.

– On n'a pas les moyens d'le faire venir pour rien, s'entêta-t-elle.

Bush, désespéré, ne savait pas ce qu'il était bien de faire. Il observait son chien qui était nerveux et gémissait sans raison.

Les animaux savent mieux que nous, pensait-il. À ce moment, un coup de vent ébranla la baraque tandis qu'un déluge dégringolait du ciel devenu tout noir.

Bush rassembla tout ce qui n'était pas fixé dans la véranda et rentra s'enfermer avec Elaine, courbée sur ses douleurs.

L'ouragan cessa avec la même soudaineté qu'il avait commencé et Bush sortit constater les dégâts. L'urgence, c'était sa moto.

C'était pire que ce qu'il craignait. Une poutre l'avait écrasée et elle pissait l'huile et l'essence de partout. Impossible de compter sur elle pour aller chercher

le docteur.

De toute façon, se consola Bush en se tournant vers la route qui menait au village, avec cette boue et cette flotte j'aurais pas pu la conduire.

Il réfléchissait au moyen de gagner le village, quand il entendit des cris ; il se précipita dans la maison.

– J-crois qu'il vient, hurlait Elaine, va chercher l'docteur !

Livide, Bush n'osa pas lui dire que la moto était foutue et que s'il devait y aller à pied le gosse serait là avant son retour. Il la regardait respirer à petits coups, comme le docteur lui avait conseillé, cramponnée aux barreaux du lit et trempée de sueur. Dehors, la campagne s'enfonça dans les ténèbres. Sans illusions, Bush ressortit mettre son tracteur à l'abri. Il s'arrêta au milieu de sa cour, son chien collé au jarret, pour écouter le silence étrange qui s'était abattu.

Pas un craquement, pas un souffle, pas un sifflement. Pas un seul de ces bruits familiers qui rassurent ceux qui vivent loin des autres. Rien que le plomb qui dégoulinait du ciel et qui poissait les membres.

Tout suspendait son souffle. Les oiseaux, les insectes, les rongeurs, les arbres, Bush et Elaine et le chien.

Tous attendaient qu'éclate ce que leurs corps terrorisés pressentaient.

Bush se tourna vers l'océan et vit accourir de l'horizon un tourbillon noir comme le malheur, et qui soudait ciel et mer.

Un grand frisson le parcourut et il se précipita vers la maison, le chien emmêlé dans ses jambes.

– Ça arrive, cria-t-il en bloquant la porte du mieux qu'il put.

– Moi aussi, haleta Elaine.

– Quoi ?

– L'enfant.

Et la tornade fut sur eux. Rageuse, hargneuse, elle s'écrasait sur le toit, s'acharnait sur les murs, martyrisait les portes, s'éloignait pour arracher les arbres qui s'effondraient, revenait sur la maison en gueulant, agrandissait la moindre blessure, le moindre trou pour l'abattre.

Et Bush courait, clouait, bouchait, tandis que le chien se terrait sous le lit où Elaine tentait d'expulser l'enfant de ses entrailles convulsées.

Et malgré le vacarme Bush entendit les appels de sa femme, qui, les yeux exorbités, tendait ses bras vers lui, et Bush vit s'élargir entre ses jambes un flot de sang et de liquide poisseux tandis qu'elle arquait les reins et que ses mains déchiraient les draps.

– Tire-le, hurlait-elle, tire-le, ou nous allons mourir !

Bush s'approcha et ne distingua rien d'autre qu'une béance sanglante.

Elaine retomba sur l'oreiller.

Bush se pencha. Un mouvement se fit dans tout ce rouge épais comme une tranche de foie.

Le chien sortit de dessous le lit et hurla.

– Elaine, murmura Bush.

Il avança une main et tira sur un bras qui s'expulsait du ventre d'Elaine.

– Elaine, chuchota-t-il, et il retrouva les gestes qui, depuis la nuit des temps, appartiennent aux femmes.

– Elaine, souffla-t-il encore, et des mains lui attrapèrent le bras et ne le lâchèrent plus. Et d'entre les cuisses émergèrent un torse, une tête, un corps.

Et il tenait ce corps et fixait le crâne incroyablement chevelu, les épaules bien formées, les jambes solides, les mains fortes.

Il le souleva et le présenta à Elaine.

– Elaine, regarde notre fils, dit-il d'une voix sans joie.

Il lui tapota le dos, le retourna et le déposa à côté de sa mère. L'enfant tournait la tête sur le côté, le visage dissimulé par ses cheveux anormalement longs et fournis. Bush chercha le cordon, mais ne le trouva pas.

Incrédule, il examinait son fils qu'il trouvait si fort et déjà si bien formé.

– Elaine, regarde comme il est beau, notre fils. Il ne s'étonna ni du silence d'Elaine, ni de la fixité de ses yeux, ni du calme revenu, ni des gémissements trop humains de son chien.

Hypnotisé, il regardait son fils qui, redressé, considérait la dépouille de sa mère, tournait lentement son visage vers lui et, les yeux grands ouverts, lui souriait.

LE DÉJEUNER SUR L'HERBE

À la fin de ce siècle, géniteur de monstres et qui, tel Saturne dévorant ses enfants, engloutit une part de sa chair, un fléau surgit à l'Orient. Un imitateur, un dictateur habile, criminel et mégalomane.

D'abord on le caressa, parce qu'il avait su caresser la tête des enfants d'Occident – tout en étouffant les enfants d'Orient.

On le mit en garde contre ses débordements ; il prit des boucliers humains.

On voulut négocier ; son rire résonna dans l'Univers.

On tournait en rond.

Aux frontières, ou presque, de l'État du tyran, un petit pays, par son acharnement à déjouer les pièges du destin, suscitait la haine irraisonnée de ses voisins. Et d'autres encore, plus éloignés. Il était une épine dans le pied de l'Histoire.

Pour détourner et rassembler les énergies, il suffit aux nations de se désigner un adversaire commun. Les peuples en sont friands.

Dans ce pays, grand comme un mouchoir de poche, vivait une honnête famille, le père, la mère et les deux enfants, qui habitait dans une maison blanche et carrée et y étaient normalement heureux.

Mais le dictateur roublard sut convaincre ses alliés qu'il ne suffisait pas d'envahir le petit pays placé sous la garde des grands argentiers pour s'affermir, mais qu'il fallait aussi terroriser la population et, pourquoi pas, faire disparaître une telle verrue fichée sur le nez de la Terre.

Il s'y employa, nuit après nuit, sans trêve. Il fit pleuvoir des missiles qu'il menaça d'équiper de têtes chargées de gaz, ou de virus, ou de produits élaborés par les brillants chimistes, sur cette infime portion du globe.

Les grands argentiers adjurèrent le petit pays de ne point riposter et de laisser faire les grands.

Les autorités du petit pays s'inclinèrent et on distribua à la population des masques à gaz.

Comme les autres, notre famille reçut ses masques. Bientôt, comme les autres, le père, la mère et les deux enfants se promenèrent partout avec leur mallette. Et les missiles tombaient, et l'Occident bataillait par ordinateurs interposés.

Pourtant, et très vite, lassitude et habitude, ces deux sœurs de la négligence, rattrapèrent les meilleurs : les habitants du petit pays, de plus en plus nombreux, se promenèrent les mains dans les poches, scrutant le ciel avec hardiesse et curiosité, allant même jusqu'à parier sur les objectifs atteints par les fusées.

Notre famille ne fit pas exception.

Un samedi, alors qu'un soleil annonciateur de félicité brillait dans le ciel, fatigués de se terroriser depuis trop de jours, le père, la mère et les deux enfants décidèrent d'aller se promener et de pique-niquer dans un parc. D'ailleurs, le dictateur ne semblait-il pas avoir renoncé à les gazer, à défaut de les attaquer ?...

Un bus les mena à proximité d'un grand lac et notre famille s'ébroua. Encombrés, empêtrés de leurs paquets, morigénant les enfants et plaisantant avec les autres voyageurs descendus en même temps qu'eux, les parents obliquèrent vers un bosquet qui leur paraissait fait tout exprès pour les accueillir.

Les enfants, enthousiastes, anticipaient les plaisirs de l'eau. Le garçon, un diabolin de huit ans, essaya les ricochets. La fillette de cinq ans voulut plonger sans perdre une seconde.

Déjà le père inventoriait le contenu du panier, la mère étalait la nappe, préparait les assiettes, disposait les crudités, découpait le poulet...

Brusquement, le père fronça les sourcils. Au milieu du déballage il ne retrouvait pas les boîtes rectangulaires.

– Où sont les masques ? demanda-t-il à sa femme.

– Mais, je ne sais pas, là, sûrement. Regarde dans le cabas rouge.

– Il n'y a rien. Pas même de cabas rouge. Le seul masque que j'aie, c'est le mien, celui que je porte toujours sur moi.

– On les aura oubliés dans le bus ? souffla la mère. Mais il n'y avait pas que les masques, il y avait aussi nos livres !

– Bon sang, ce qui est important, ce sont les masques, gronda le père.

Ils se regardèrent. Ils regardèrent autour d'eux. Tout le monde riait, tout le monde festoyait, les oiseaux s'égosillaient et les chiens jappaient de joie. Près du lac, leur fils et leur fille pataugeaient avec les autres enfants, s'amusaient, criaient, se battaient.

Que faire ? gâcher ces moments de bonheur à cause de trop d'angoisse et d'anxiété, ou faire confiance à la vie ?

L'air était trop léger, et Dieu pouvait être bienveillant.

Ils restèrent.

Le soleil effectua sa course vers le couchant, lentement, sans heurts, et le jour commença à décliner dans la paix et la tranquillité. Les transistors allumés diffusaient de la musique douce, et les nouvelles.

Quatre heures sonnèrent, puis cinq, et l'on se prépara au départ parce que le crépuscule ramenait le péril.

On plia, on rangea...

De tous les points de la ville, les sirènes mugirent en vagues alternées :

« ALERTE, ALERTE ! »

« ALERTE, LES MISSILES »

Entre la mort annoncée et l'attaque, chacun avait cinq minutes pour enfiler son masque et se mettre à l'abri.

Le père et la mère se regardèrent, décomposés, pendant que leurs enfants se tendaient pour recevoir leur masque. Autour d'eux, des êtres hideux au groin

proéminent qui les faisait ressembler à des bêtes, s'éparpillaient à la recherche d'un abri.

– Courons, dit la mère en entendant le sifflement des obus.

– Il n'y aura pas de gaz, décida le père, il n'y en a pas eu jusqu'ici, il n'y en aura pas aujourd'hui.

– Il y en aura un jour, hurla la mère en étreignant sa petite fille. Et son regard se voila de terreur.

Un impact, tout proche, fit trembler la terre. Les chiens hurlèrent à la mort. Une odeur de soufre et d'acide emplit l'atmosphère.

Le père détacha son masque de sa ceinture et fixa ses enfants en évitant de regarder leur mère. Elle tendit les mains au moment où ses poumons prenaient feu.

– Pour la petite... balbutia-t-elle, en enfilant maladroitement le masque sur le visage effrayé de la fillette.

Le père enlaça son fils dans un geste de protection désespéré et lui octroya ainsi quelques secondes de vie supplémentaire.

Le père et la mère moururent en même temps. Alors, en rampant de sous le corps de son père, le petit garçon arracha le masque du visage de sa sœur et l'enfila.

LE CERCLE DE FAMILLE

Felix et Betty Nicholson étaient des parents et des grands-parents comblés.

Bien que leurs enfants aient quitté la maison, chaque fête les ramenait dans cette ville de Newsalem qui les avait tous vus naître.

Et ce Noël s'annonçait joyeux, comme l'était Felix qui regardait, appuyé au chambranle de la porte de la cuisine, Betty en train de paumoyer la pâte feuilletée qu'elle destinait aux canapés de l'apéritif et aux desserts.

Quarante années étaient passées, et Felix s'étonnait toujours de ce petit bout de femme qui avait su élever leurs quatre enfants, protéger sa famille, pendant que lui se contentait de diriger la succursale locale de la Chase Manhattan.

Il soupira, parce qu'ils auraient dû être parfaitement heureux.

– Si tu te préparais pour aller chercher Jenny, déclara Betty en introduisant une tarte aux abricots dans le four.

– Déjà ? s'étonna-t-il en jetant un coup d'œil à sa montre.

Jenny, c'était la petite dernière. L'accident. La préférée peut-être. Elle enseignait l'anglais à l'université de Penn, à Philadelphie.

– Je ne veux pas qu'elle attende par ce froid.

Docile, Felix alla décrocher son gros manteau dans l'entrée.

– Tu n'as besoin de rien ?

– Non. Si. Rachète du lait pour les enfants.

Les enfants, c'étaient John et Vic, les turbulents garçons de Bill, leur aîné, et de Merryl, sa femme.

– Et... c'est tout ? insista-t-il.

– C'est tout, répondit Betty sans le regarder.

– À quelle heure arrivent-ils ?

– D'après ce qu'ils m'ont dit, ils quittaient Norfolk dans la matinée et espéraient arriver ici dans l'après-midi.

– Et Ronald et Cathy ?

– Oh, ils seront peut-être là avant Bill et Merryl, Huntington est plus près.

– Sauf s'ils n'arrivent pas à se réveiller, rétorqua Felix.

Betty secoua la tête et haussa les épaules. Felix n'avait jamais pris Ronald au sérieux sous prétexte qu'à trente ans il portait une queue de cheval et des jeans déchirés.

Felix sortit du garage le break qui patina pour remonter l'allée. Harold, leur voisin, dégageait la sienne.

– Alors, Harold, qu'est-ce que tu penses de cette neige ?

– Jamais vu ça ! Il a pas fait ce temps-là depuis qu'on est arrivés, Netty et moi !

– C'est vrai. Faudrait pas que ça dure !

Depuis le début de la semaine la température avait terriblement baissé en dépit de fortes chutes de neige. Ça posait de sérieux problèmes dans la région où les hivers sont habituellement doux. Les dépendances des maisons n'étaient pas chauffées et la tuyauterie avait éclaté chez de nombreux habitants. Les plombiers travaillaient seize heures par jour et Felix se félicitait d'avoir été prévoyant. D'ailleurs, il n'avait pas le choix.

Il s'arrêta chez Timy pour acheter du lait.

– Joyeux Noël pour vous et votre famille, lui souhaila Timy en lui rendant la monnaie. Alors, tout le monde se réunit ?

– Tout le monde, oui. Merci, Timy.

Timy le regarda s'éloigner en hochant la tête. Ces gens étaient vraiment courageux.

Felix arriva très en avance à la gare et salua des connaissances qui attendaient aussi de la famille ou des amis. C'était ce qu'il aimait dans sa ville, cette chaude sensation d'amitié, cette solidarité que lui et Betty avaient pu apprécier.

Il avait froid et tapait des pieds. Mais Betty s'inquiétait tellement pour ses enfants...

Il pensa à la fête et aux cadeaux qui les attendaient. C'était une tradition. Tous les paquets étaient déposés au pied de l'arbre et déballés après le repas. Vic et John, depuis qu'ils étaient grands, se moquaient de ce rituel, mais Felix était sûr qu'ils n'auraient manqué ça pour rien au monde. Enfin, il l'espérait.

Bill et Merryll lui offrirait certainement l'attirail de pêche qu'il convoitait et dont Betty avait dû leur parler.

Trouver un cadeau pour chacun relevait du défi. Et Ronald et Cathy ? Ceux-là étaient plus fantaisistes. Peut-être un livre ou un gadget pour le bar. Et Jenny ?

Il rit silencieusement. Il était aussi impatient que devaient l'être ses petits-fils.

Pour Betty, il avait acheté un peignoir en soie rouge qu'elle trouverait certainement trop sexy, mais il espérait la convaincre qu'ils n'étaient pas, tous les deux, si vieux que ça.

Le train entra en gare et il chercha sa fille dans le flot des voyageurs.

C'est elle qui le vit de loin et elle agita la main.

– Papa ! papa !

Ils s'embrassèrent.

– Je suis contente que ce soit Noël, j'en avais plus que marre des élèves !

– Tu as bien voyagé ? Tu n'as pas eu froid ? Tu n'es pas fatiguée ?

– Oui, non, non, répondit-elle en riant.

En sortant, Jenny rencontra une de ses camarades d'école restée à Newsalem.

– Jenny !

– Mary !

– Qu'est-ce que tu deviens ? ça fait un siècle !

– J'enseigne à Phillie, et toi ?

– Je travaille chez ITT, avec ma sœur, France. Oh, bonjour, monsieur Nicholson, je ne vous avais pas vu.

– Bonjour, Mary.

– Comment ça va chez vous ?
– Très bien, merci, et chez vous ?
– Maman a été malade, mais ça va mieux. Et la famille vient pour les fêtes ?
– Oui, comme chaque année, répondit Felix. Heureusement, sinon avec ce que cuisine Betty, pendant un mois on ne mangerait que de la dinde et du pudding !

Ils rirent.

– Heu... je... Vous n'avez jamais eu de nouvelles de... Charlie ?
– Oh ! s'exclama Jenny, excuse-nous, mais si on fait attendre maman, Dieu sait de quoi elle est capable ! Passe donc me voir pendant le weekend !
– D'accord. Joyeux Noël à tous !
– Joyeux Noël, Mary.

Bill et sa famille arrivèrent peu après quatre heures, et comme le prévoyait Felix, Ronald et Cathy presque à cinq.

La maison devint bientôt aussi bruyante qu'une bourse d'échanges, et Felix se réfugia dans la cuisine, près de Betty.

– Ouf ! je n'ai plus l'habitude de ce vacarme, souffla-t-il.
– Tu es devenu un vieux croûton, répliqua Betty, moi j'adore ça !

Ils apportèrent les plateaux d'amuse-gueule et Vic et John, toujours affamés, en raflèrent une large part avant de repartir jouer dans la salle de billard.

– Tu as pris de la bedaine, Billy, taquina Ronald en tapotant l'estomac de son frère.

– Merryll est trop bonne cuisinière, s'excusa Bill.
– Et les abdominaux, t'as entendu parler ?

Jenny circulait avec les plateaux et sa mère la suivait des yeux avec fierté.

– Tu ne trouves pas que notre Jenny est de plus en plus jolie ? dit-elle à son mari.

Celui-ci hocha la tête.

– Non, elle a toujours été belle. Tu nous as fait de très beaux enfants, sais-tu, madame Nicholson ? Betty détourna la tête sans répondre.

Felix ouvrit les bouteilles du champagne californien qui accompagnait le saumon fumé. Vic et John réclamèrent des sandwiches au beurre de cacahuète et du Coca-Cola.

Merryll déclara que ses garçons la rendaient folle, mais Betty répliqua qu'elle aurait aimé avoir dix enfants.

– Tu n'aurais pas gardé ta ligne, maman, protesta Jenny.
– Eh bien, tant pis ! vous auriez eu une mère qui aurait fait du 54 !

Ils rirent et passèrent à table.

Betty arriva avec un grand plat où un brochet au beurre reposait sur un lit de brocolis, pendant que Felix débouchait le vin blanc.

– C'est toi qui l'as pêché, papa ? demanda Bill.
– Avec quoi ? je n'ai pas de canne, répondit malicieusement son père.

Quand la dinde dorée et ruisselante de jus arriva, l'assemblée réclama une pause, et John et Vic en profitèrent pour s'éclipser.

Après le dîner, Ronald entraîna Cathy dans un rap d'enfer.

– On se croirait dans une boîte de nuit ! souffla Bill en se laissant tomber sur le canapé. Ah, j'ai plus l'âge !

Betty, appuyée à l'épaule de Felix, couvrait ses enfants du regard.

– Tu es heureuse ? lui demanda son mari.

Elle ne répondit pas tout de suite.

– Par moments, oui.

Ronald invita sa mère à danser et l'entraîna malgré ses protestations.

– Un cigare, papa ? proposa Bill.

– Oh, il y a longtemps que je n'en ai pas fumé. Ta mère n'aime pas ça.

– Pour une fois, dit-il en lui en allumant un.

– Merci ; il est bon.

– Des Havane. De chez Fidel. Faut bien qu'il serve à quelque chose, le fossile !

Felix rit avec son fils.

– Dis-moi, papa... Il y a un moment que je veux... Vous n'avez jamais eu de nouvelles de Charlie ? Felix jeta instinctivement un coup d'œil vers Betty qui dansait un tango avec Ronald.

– Non... non... dit-il.

– C'est incroyable, on ne disparaît pas comme ça !

Son père lui prit le bras.

– S'il te plaît, Bill, ne parle jamais de Charlie à ta mère.

– Mais je sais, c'est pour ça que je m'adresse à toi ! Écoute, à Norfolk, on est très amis avec un gars du FBI ; j'ai envie de lui demander de reprendre les recherches.

Il sursauta en sentant s'enfoncer dans son bras les doigts crispés de son père. Il le regarda. Il était blême.

– Je ne t'ai rien demandé et je veux que tu oublies tout ça, souffla-t-il, la mâchoire crispée.

Bill écarquilla les yeux.

– Comme tu veux.

Felix eut son attirail de pêche et un givreux à cocktail de la part de Ronald et Cathy. Jenny lui offrit une veste d'intérieur qu'il trouva vieillotte mais qu'il fit semblant d'adorer. Betty lui fit cadeau d'une chemise et de deux cravates.

Comme prévu, elle fit mine d'être scandalisée par l'audace du déshabillé en soie rouge, mais à sa façon de le regarder, Felix comprit qu'il avait tapé dans le mille.

Les enfants et les petits-enfants parurent heureux de leurs cadeaux, et la soirée se termina à une heure avancée de la nuit.

– D'où viens-tu, papa ?

– Déjà levée ? Oh, je suis allé vérifier la chaudière et la tuyauterie.

- C'est vrai qu'il fait un froid de loup. Mais pourquoi tu ne te fais pas aider pour ces corvées ?
- Et qu'est-ce qu'il me resterait à faire ?
- Tu disais qu'une fois à la retraite, vous voyageriez, maman et toi.
- C'est vrai, je l'ai dit. Bah, je crois qu'on est devenus un peu trop casaniers.
- Moi, je suis certaine que ça ferait plaisir à maman de se promener. Pour pouvoir le faire, elle a même refusé de prendre un chien.
- Oui... Mais en fin de compte, elle n'est pas plus courageuse que moi. On vieillit, sans doute. Et où aller ?
- Jenny se mit à rire.
- Ah, c'est vrai, où pourriez-vous donc aller ?

En fin de matinée, Felix emmena tout le monde à la patinoire municipale pendant que Cathy restait pour aider Betty à préparer le déjeuner.

La matinée était magnifique et de nombreuses personnes avaient eu la même idée que les Nicholson ; on passa davantage de temps à bavarder qu'à patiner.

Ils rentrèrent vers midi, excités par l'air vif et les amis retrouvés. Felix rejoignit sa femme dans la cuisine et remarqua aussitôt son air préoccupé.

- Qu'est-ce qu'il y a, un problème ?
- Elle secoua la tête sans arrêter de découper en bâtonnets des légumes crus.
- Tu es descendu, ce matin ? demanda-t-elle.
- Oui.
- Et alors ?
- Tout va bien.
- Tu as vu le thermomètre ? Et ils annoncent encore une baisse de température.

– Je sais, mais j'ai vérifié la chaudière. Les caves sont protégées puisqu'elles sont enterrées pour partie. Il n'y a rien à craindre. Allons, détends-toi, dit-il en prenant sa femme dans ses bras. Tu sais ce que me reprochait Jenny ce matin ? De ne pas t'avoir emmenée en voyage comme j'avais promis de le faire quand je serais à la retraite.

- Betty haussa les épaules.
- Je ne vois pas comment on pourrait.
- Moi, je sais. Demain, quand les enfants seront repartis, nous fermerons la maison et on filera sur Saginow rendre visite à Graham et Karen. Je les ai encore eus au téléphone la semaine passée. Graham insistait pour que nous les rejoignions à leur chalet. On passera le Nouvel An ensemble.

- Tu sais bien que c'est impossible.
- Qui a dit ça ?
- Comment ferions-nous ?
- Madame Nicholson, tu as plus que ta part de soucis, alors, si tu veux bien, j'assure la suite.
- Mais, enfin, Felix...
- Tsss... Tsss... Tsss. Je m'occupe de tout.

Après le déjeuner, les enfants Nicholson entamèrent une partie acharnée de *Trivial Pursuit* pendant que Betty et Felix rangeaient la maison.

– Vous savez, les enfants, votre mère et moi on a décidé de partir demain matin faire du ski avec Graham et Karen. C'est pas une bonne idée ?

– T'exagères, papa, c'est moi qui l'ai eue ! protesta Jenny.

– C'est vrai, mais t'as vu, j'ai écouté. Et ce n'est pas tout. En revenant de Saginow j'ai projeté d'aller au Mexique. Mais n'en parlez pas à votre mère, ce sera une surprise.

– Bravo, mais ne nous faites pas une petite sœur ou un petit frère pendant le voyage de noces ! plaisanta Billy.

Bill et Merryll, qui avaient une plus longue route à faire, partirent les premiers, suivis de Ronald et Cathy, et à six heures Betty et Felix accompagnèrent Jenny à la gare.

Pour Betty, le départ de ses enfants était toujours pénible, mais Felix lui rappela qu'en partant le lendemain ils étaient convenus avec Cathy et Ronald de s'arrêter chez eux puisque c'était sur leur chemin. Ils passèrent la soirée au cinéma à revoir pour la dixième fois *Autant en emporte le vent*.

Ils rentrèrent vers neuf heures, et Felix demanda à son épouse de monter faire les valises.

– On partira tôt, comme avant. Tu te souviens que j'aime conduire quand le soleil se lève ?

Elle ne répondit pas.

– Tu sais depuis combien de temps on n'est pas allés chez Graham et Karen ? insista-t-il, planté au bas de l'escalier.

– Ce n'est pas difficile, dit-elle en arrivant en haut des marches et en se retournant. Ça fait cinq ans, trois mois et un certain nombre de jours.

– Heu... exactement. Et si les gens ne venaient pas nous voir, on serait...

– Totalement isolés, acheva-t-elle. C'est ce que nous voulions.

– Oui... peut-être... peut-être... Tout de même, Betty, le Seigneur n'a jamais exigé de personne un tel sacrifice.

Elle hocha la tête et entra dans la chambre.

Dans la nuit, la température baissa encore, et les jardins se couvrirent de verglas.

En faisant frire les œufs du petit déjeuner, Betty demanda :

– Tu es bien certain qu'on peut partir ? Tu as vu le froid qu'il fait ?

– Tout est OK. Passe-moi le sirop d'érable, je te prie.

– Si on augmentait la chaudière ?

– Ce serait prendre des risques inutiles. Je connais l'engin, il ne faut pas le bousculer. Ne te fais pas de bile, la température est bonne.

– Combien... combien fait-il en bas ?

– Betty, tu veux me gâcher mon plaisir, c'est ça ? Pendant que tu dormais, ce matin, à quoi crois-tu que je m'occupais ? À jouer au golf ?

Betty serra les lèvres et ne répondit pas. Le seul reproche de son mari durant toutes ces années, mais il était récurrent, c'était qu'elle ne lui faisait pas confiance. Elle avait besoin de tout superviser.

Felix sortit les valises.

– Je viens d'appeler Graham, annonça-t-il, ils nous attendent pour dîner. Si on n'y arrive pas, on leur téléphonera d'où nous serons.

– Le verglas... t'as vu... tu vas pouvoir conduire ?

– Ne t'inquiète pas. Nous prendrons les grandes routes. Bon, tu viens, qu'est-ce que tu regardes ?

– Je vérifie... La maison est bien fermée ?

Il eut un soupir exaspéré et elle monta dans la voiture.

Ils avaient une demi-heure de retard par rapport à leurs prévisions, mais la journée s'annonçait magnifique, froide, mais ensoleillée. Les buissons et les arbres étaient cristallisés de gel et resplendissaient.

Ils quittèrent Newsalem par la rocade et Betty vit avec émotion sa ville émerger de la brume.

Felix chaussa ses lunettes de soleil et fila nord-ouest. Dans une heure ils traverseraient les Appalaches, et si Dieu le voulait, ce soir ils seraient chez leurs amis.

– Allô ? Ouais... ouais, c'est le shérif Simpson de Newsalem. Qui le demande ? Ah, bon... comment ? Vous pouvez répéter, je comprends pas le nom. Qui ? M. et Mme Nicholson ? Vous êtes sûr ? Ben, merde ! Oh, faites excuse, mais je les connais bien ! Pâle, le shérif Simpson reposa le combiné du téléphone et répéta : « Ben, merde, alors ! », puis appela son adjoint :

– Hey, Hugh, viens donc par ici !

– Ouais, qu'est-ce qu'y a, chef ?

– Les Nicholson, Felix et Betty, ils ont eu un accident de voiture. On vient d'appeler de Grand Rapide.

– Grave ?

– Tu parles, ils sont morts !

– Ben, merde ! Ça alors !

Les deux policiers se fixaient tout en digérant la nouvelle.

Ils connaissaient bien les Nicholson. Des gens épatants, serviables, et discrets avec ça. Pieux, et généreux pour les œuvres de la police. Des gens bien, quoi ! Ce double décès allait remuer la petite société de Newsalem.

– Qu'est-ce qu'on fait ? demanda l'adjoint.

– Les enfants ont dû être prévenus par la police de Grand Rapide. Je sais que M. Nicholson portait toujours leurs adresses sur lui. À mon avis, tout ce qu'on a à faire c'est d'aller vérifier que tout va bien dans la maison. Pas la peine, en plus, que leurs gosses trouvent la maison cambriolée ou inondée. Remarque, ils ont dû laisser le chauffage. Enfin, faut voir.

– D'accord, je sors la voiture.

Depuis une semaine que les Nicholson étaient partis, le redoux avait transformé la neige glacée en une bouillie collante qui aspirait les pieds des hommes et les roues des voitures.

Les deux policiers se présentèrent à la porte principale de la maison des Nicholson et constatèrent qu'elle était bien fermée.

– Bon, là, ça va. Faisons quand même le tour, on sait jamais...

– Ben, là, regardez, chef, le garage...

– Ah, c'est toujours pareil. Et après on s'demande comment entrent les voyous !

Ils poussèrent la porte de bois et, torche allumée, descendirent vérifier la chaudière.

– Tiens, elle est froide ! Merde, il doit y avoir du dégât là-haut !

– Elle aura éclaté ! Et cette porte, là, c'est quoi ? demanda Hugh.

– J'sais pas, peut-être la cave à charbon.

– On ferait bien d'aller voir, que ce soit pas inondé.

– C'est fermé à clé, objecta Simpson. Tiens, qu'est-ce que ça sent ?

Hugh s'approcha.

– J'sais pas, chef, une drôle d'odeur. Vous voulez que j'ouvre ?

Simpson hésita. Il ne voulait pas être indiscret. D'un autre côté, quelle odeur ! Peut-être un chat qui s'était malencontreusement laissé enfermer.

– Vas-y, dit-il à Hugh.

La serrure était solide, mais Hugh avait ce qu'il fallait et la porte s'ouvrit sans un grincement.

– Bien huilée, constata-t-il.

Ils avancèrent, l'un derrière l'autre, dans un étroit couloir au sol en terre battue qui faisait rapidement un coude.

– Y a pas de lumière, s'étonna Simpson. Ah, merde, c'est quoi ça ? s'exclama-t-il en sentant détalé un rat. Ah, putain de bête !

Hugh, qui le précédait, s'était figé au détour du couloir.

– Bon Dieu ! souffla-t-il... Nom de Dieu... de...

– Ben quoi, qu'est-ce t'as ? s'énerva Simpson qui détestait les rats. Oh, bordel !

Pétrifiés, les deux policiers fixaient la forme recroquevillée contre le mur et couverte de guenilles.

Les torches sortirent de l'ombre une armée de rats dérangée dans son festin.

Simpson sentit ses poils se hérissier. Les rats avaient nettoyé les entrailles et s'attaquaient à présent à d'autres territoires.

Rendu fou, Hugh sortit son pistolet et vida son chargeur sur eux.

– Saloperie, saloperie ! hurlait-il en même temps, putain d'engeance !

Les rats parurent se concerter, puis s'évanouirent dans les murs.

Haletant, Hugh resta sans bouger, son pistolet déchargé à la main, à fixer ce qui restait d'un homme. Il se tourna vers son chef qui reprenait lui aussi ses esprits.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? hoqueta-t-il.

– J'en sais rien, souffla Simpson. J'en sais rien. Et en même temps son cerveau enregistrerait l'écuelle renversée, les déjections qui entouraient le cadavre, ainsi que le poignet enchaîné à la paroi.

– Enfin, shérif, les lecteurs ont le droit de savoir !

Simpson regarda l'attorney qui se détourna.

Le shérif n'avait qu'à se débrouiller, c'était sa ville, après tout !

– Alors, shérif, c'était qui l'enchaîné, l'amant de Mme Nicholson ?

Simpson jeta un regard noir au journaliste et enfonça ses mains dans ses poches.

– Pas son amant... son fils...

– Comment, son fils ?

– Je vais vous expliquer, intervint Hugh, pas mécontent de passer à la télévision. Les Nicholson avaient quatre enfants, trois normaux et un... Enfin, d'après ce qu'on nous a dit à l'époque, Mme Nicholson aurait tenté de le faire passer... Mais ça s'est pas bien arrangé, et le gosse est né avec un handicap. Enfin, à c'moment-là, c'était le risque. Bon, j'connais pas trop les détails, mais le même, paraît-il, était plus que difficile, le cerveau en aurait pris un coup. Il était en institution, puis un jour il s'est barré... Enfin, il s'est enfui. On l'a repris, mais, entre-temps, il avait assassiné, après l'avoir mutilée et violée, une petite fille à Raleigh. Les toubibs ont dit qu'il était cinglé et il a de nouveau été enfermé. Et il s'est encore barré, et là, on l'a jamais retrouvé... Enfin, jusqu'à aujourd'hui. Tout le monde le croyait mort.

– Les Nicholson l'auraient fait évader pour le reprendre chez eux ?

Hugh haussa les épaules.

– On n'en sait rien, ça s'aurait.

– Et depuis cinq ans, insista le journaliste, personne ne s'est douté de cette horreur et de la manière dont ce malheureux était traité ?

Hugh regarda la caméra qui le filmait de près, et sourit.

– Oh, c'était des gens très bien, vous savez.

LE PETIT TIMONIER

Wu, retranché derrière ses lunettes cerclées de fer, observait d'un œil aigu le responsable du Comité révolutionnaire de quartier qui lui paraissait manquer de ferveur dans sa tâche qui était de transmettre aux jeunes gardes rouges la pensée de Mao Tsé-toung.

Il ne suffisait pas, pensait Wu, de brandir le Livre Rouge en hurlant des slogans pour être un vrai communiste.

Wu en jugeait en connaissance de cause : son père, ex-professeur d'université, avait heureusement été rééduqué par le Parti, et sa mère, une actrice lyrique, avait été déchuée de ses droits pour s'être exhibée dans une pièce contre-révolutionnaire. Avec de tels parents, Wu se devait d'être encore plus vigilant et loyal. D'autant que le Parti, dans sa magnanimité, avait autorisé le père de Wu à revenir travailler à Pékin en tant que nettoyeur à l'usine d'électricité, pendant que sa mère était employée comme tréfileuse aux aciéries.

De retour à la maison, il poussa brutalement la porte. Sa mère s'affairait au repas du soir. Wu ne la salua pas.

Il rejoignit son galetas pour se débarrasser. Ses parents dormaient dans la pièce unique où l'on cuisinait, mangeait, se lavait et se soulageait.

Il s'installa à la table et sa mère posa devant lui l'habituel bol de riz et de petits légumes relevés de sauce de poisson. Parfois, grâce à Wu, un morceau de poulpe ou de bœuf venait l'enrichir.

Son repas expédié, Wu, qui en sa qualité de responsable de la colonne de jeunes gardes rouges de son quartier détenait un transistor, l'alluma pour écouter la dernière autocritique de Liu Shao Shi devant les membres dirigeants du Parti.

Il s'esclaffa en entendant les insultes dont l'abreuvaient ses anciens collègues et prit sa mère à témoin. Mais elle s'excusa avec un sourire, désignant le tas de linge qu'elle devait livrer à la garderie des enfants du Peuple.

Curieux comme sa mère se déroba quand il s'agissait de condamner un ennemi de la révolution, pensa Wu en la regardant s'éloigner.

Il nota, dans le carnet qui ne le quittait jamais, le trouble qu'elle avait manifesté quand Chang Kuo Tao avait invectivé son ancien compagnon de route devenu « archi-renégat » et « agent secret de l'étranger ».

Le glorieux Mao n'avait-il pas prévenu les enfants contre leurs parents, les voisins contre leurs voisins, et les amis contre leurs amis ?

Son chef de comité lui avait récemment fait remarquer que ses parents n'étaient jamais cités en tant que travailleurs méritants de la patrie. Wu se souvenait encore de la honte qu'il avait éprouvée devant ses camarades rassemblés.

La porte s'ouvrit, et la frêle silhouette de son père se découpa sur le seuil.

Chang Kuei, professeur de lettres classiques, avait beaucoup souffert des cinq années passées dans les provinces du Nord à travailler la terre. Sur son visage émacié se lisaient les humiliations et les souffrances subies, comme dans ses gestes lents. Fin lettré, il n'avait plus besoin des vingt mille caractères nécessaires à la lecture des textes anciens pour déchiffrer *Le Quotidien du Peuple* ou le *Petit Livre Rouge*, et son âme s'était recroquevillée.

Il s'enquit poliment auprès de Wu de l'absence de sa mère et s'assit à table en évitant le regard de son fils.

Wu ne devait pas avoir pour son père le respect que les anciens portaient à leurs parents, c'est ce que lui avait expliqué son instituteur, Ch'en Wu Yen, qui était son modèle. Et Wu le croyait d'autant plus que son instituteur avait payé de sa personne. Il leur avait raconté avec modestie ses souffrances et ses espoirs durant la Longue Marche. Le Grand Timonier l'avait sorti de la misère et de l'analphabétisme et en avait fait un « instituteur aux pieds nus », comme on les nommait.

Son repas achevé, Chang Kuei se mit à polir une figurine représentant un pêcheur avec son filet sur l'épaule qu'il avait sculptée dans un morceau de cèdre.

Wu fit la grimace. N'aurait-il pas mieux valu qu'il continuât à s'imprégner de la pensée de Mao plutôt que de perdre son temps à ces occupations puérides ? Wu n'oserait jamais avouer à ses camarades à quoi son père consacrait son temps de repos. Il lui en fit agréement la remarque et sortit de la maison.

La soirée était douce, le soleil descendait lentement, et il décida de retrouver ses amis au pont du Bond en Avant.

Sur le chemin, il reconnut des petits soldats de la révolution grâce aux foulards rouges qui ceignaient leurs jeunes fronts, et plus tard, sur l'avenue de l'Armée Rouge, il applaudit un groupe de garçons et de filles de son âge qui huaient un vieil homme coiffé d'un ridicule chapeau de papier jaune et qui trébuchait sous leurs poussées.

Au pont, il retrouva ses camarades en compagnie de leur instituteur. Ils étaient en discussion avec un colonel de l'Armée du Peuple. On lui fit une place et la conversation relative aux prochaines sorties du groupe se poursuivit.

Wu fixait avec ferveur le militaire qui se contentait d'écouter les enfants et hochait la tête avec satisfaction.

Chacun exposait ses idées sur l'aide à apporter au peuple : consacrer des soirées à garder les magasins d'État, ou veiller à ce que le tour d'attente des vieilles personnes soit respecté. Wu fut volontaire pour tout.

Puis, sur l'incitation de l'instituteur, chacun parla de ses parents et de l'appui qu'il trouvait dans sa famille pour parfaire sa foi de jeune garde. Un garçon, que Wu détestait parce qu'ils étaient toujours en compétition, leur apprit que son père s'était porté volontaire pour aider les paysans de la province de Nankin à creuser un puits pendant sa semaine de congé annuel.

Tout le monde l'applaudit et le colonel lui serra la main. Wu se crispa. Et chacun de raconter des faits édifiants sur ses parents.

Une mère confectionnait gracieusement des vareuses pour les soldats ; le frère

d'un autre avait été élu meilleur métallurgiste de son usine, l'oncle de celui-ci avait déniché un livre interdit chez un voisin et l'avait brûlé. Et le colonel leur serrait toujours la main et les félicitait.

– Moi aussi, intervint, Wu.

– Toi aussi quoi ? demanda l'instituteur.

Wu redressa les épaules et s'adressa au colonel.

– Moi aussi...

Il s'arrêta, et le colonel attendit. Et la foule attroupée attendit aussi.

– ... Je peux dénoncer des traîtres...

Il y eut des exclamations, des applaudissements, et le colonel l'invita à poursuivre.

– Chez moi... acheva Wu en baissant la voix.

Il se forma une écharpe de murmures surpris et admiratifs.

– Chez toi ? dit l'instituteur en se rengorgeant.

– Qui ? demanda le colonel en se rapprochant. Wu respira l'odeur de cuir du baudrier et des bottes et celle légèrement rance de la vareuse.

– Mon père... et peut-être ma mère... murmura-t-il.

Le colonel lui mit la main sur l'épaule. Et Wu, qui avait envie de vomir, lui sourit.

Le colonel discuta en aparté avec l'instituteur puis il se tourna vers Wu :

– Allons voir.

Et de partir, le colonel et l'instituteur en tête, les élèves qui entouraient Wu, la foule caquetante qui enflait comme une vague, et tous arrivèrent devant la baraque de bois à l'unique fenêtre où habitait Wu.

La porte s'ouvrit et Chang Kuei parut sur le seuil, avec l'air soulagé de celui qui n'a plus à attendre. La foule se tut.

– Vous êtes accusé de révisionnisme ! l'apostropha l'instituteur.

La foule s'agita.

À ce moment, Mao Huei Fang, la mère de Wu, rejoignit son mari sur le pas de la porte.

– Et vous aussi ! poursuivit l'instituteur.

Et la foule applaudit, et les camarades de Wu le poussèrent en avant.

– Laissez-nous entrer ! cria l'instituteur.

Le professeur et l'actrice s'effacèrent, et Wu, l'instituteur, le colonel et quelques enfants s'engouffrèrent dans la maison.

– Qu'est-ce que c'est ? cria l'instituteur en saisissant la figurine en cèdre poli. Et il la cassa.

Ils retournèrent les paillasses, les casseroles, les bouts de chiffons et les vieux papiers, pour, triomphalement, brandir un exemplaire jauni de *La Légende des siècles* de Victor Hugo.

Et qu'importe si le poète avait aimé la révolution, qu'importe s'il avait chanté la misère du peuple, ce livre n'aurait pas dû se trouver dans la maison d'un nettoyeur de parquets, fût-il ancien professeur de lettres classiques.

Et on affubla Chang Kuei d'un bonnet d'âne, et on le traîna avec son épouse

dans toutes les rues du quartier sous les quolibets et les insultes, et on les expédia à nouveau dans les lointaines provinces pour repiquer le riz.

Et Wu fut cité comme un Héros du Peuple.

Parce que ne dit-on pas que la vérité sort de la bouche des enfants ?

TEL PÈRE, TEL FILS

– Nom de Dieu de nom de Dieu de train ! vociféra Pierre Gaillot quand la terre trembla sous le passage de l'autorail. Nom de Dieu de train qu'a jamais une minute de retard !

Régulier et sans surprise comme sa chienne de vie !

Sa mère entra avec une soupière qu'elle déposa sur la table.

– Tu as vu ton père aujourd'hui ? demanda-t-elle d'une voix blanche.

Il commença à manger sans répondre.

– Tu devrais y aller, reprit-elle, il souffre, il aime quand tu lui parles.

– *Vous prétendez que vous n'avez pas vu le signal rouge ?*

– *Non.*

– *Pourtant il était allumé.*

– *Il n'était pas allumé.*

– *Les rapports disent le contraire. Ce soir-là, le brouillard était très épais. Raison de plus pour redoubler d'attention.*

– *Il n'était pas allumé.*

– *Ce n'est pas ce qu'a enregistré l'ordinateur. Par ailleurs, vous deviez ralentir à cet endroit de la courbe.*

– *J'ai ralenti. Je pouvais pas prévoir que ce type serait arrêté en plein milieu de la voie !*

– *Ce « type », faut-il vous le rappeler, est mort en laissant trois orphelins.*

– *C'est pas ma faute.*

– *En conséquence, la Cour vous condamne à deux ans de prison ferme pour homicide involontaire. Les douze mois de préventive étant confondus avec la peine, il vous reste exactement le même temps à purger.*

C'est vrai que ce putain de soir il avait pas sa tête ! Comment l'avoir quand le même jour on est allé récupérer son père à l'hôpital et que les toubibs vous ont rendu un mannequin !

Tombé du toit de sa loco. Accident de travail vite réglé par les syndicats. Cinq mille balles mensuels de pension pour rester allongé sur le dos les yeux grands ouverts sur le plafond.

S'il survit dix ans, six briques. Une vie d'homme : six briques !

Et l'autre connard planté au milieu des rails à se branler !

Pourquoi il irait voir son père ? Pour le voir chialer de douleur parce que ses jambes sont comme bouffées par des fourmis rouges ?

– *Nous ne comprenons pas, vos nerfs sont morts, vous ne pouvez pas souffrir.*

– *Et moi, je vous dis que c'est insupportable ce que je déraille !*

– C'est nerveux. Vous prendrez un cachet de... et dix gouttes de... avant de vous coucher.

– Avant de me coucher ? mais je le suis tout le temps, couché ! C'est quand que je dois les prendre, les gouttes ?

– Que pouvons-nous faire ?

Et lui, qu'est-ce qu'il doit faire ? Ses camarades lui font la gueule. Ils n'ont pas apprécié qu'il les contredise.

Et pourtant, ce foutu signal était pas allumé !

Qu'est-ce qu'on fait quand on sort de tôle et que personne ne veut vous embaucher ? On peut vivre à trois avec cinq mille balles par mois ? On peut vivre entre un mort-vivant et un fantôme quand on a trente balais et qu'on peut pas se tirer parce que dix fois par jour on doit aider sa mère à soulever son père ?

Et quand le ventre vous travaille ? Vous connaissez une seule gonzesse qui vous prendra sans un rond, sorti de tôle et coincé comme vous êtes ? Et entendre gémir son père à travers la cloison ! C'est lui qui l'a fait entrer aux chemins de fer. Il voulait être conducteur, comme lui. Quand il a eu sa loco, ç'a été le plus beau jour de sa vie. C'était la loco qu'il conduisait le fameux soir. Celle qui continue de passer devant leurs fenêtres et qui l'a oublié.

La petite sœur de celle qu'a conduite son père pendant vingt ans. Vingt piges à dormir n'importe où au hasard des chambres de gare.

Il lui restait deux ans à tirer. Deux ans, comme lui. Lui, il les a tirés en prison.

Son père disait qu'à la retraite il s'offrirait des saisons de pêche au gros. Qu'il poursuivrait la baleine blanche comme le capitaine Achab. Le seul livre qu'il avait lu.

Dans ce temps-là, tout marchait bien. Ses parents rigolaient ensemble et lui était content de les voir rire.

Il a appelé ? j'ai pas entendu. Demain je répare c'te foutue sonnette.

– Tu sais, mon gars, faut pas le dire à ta mère, mais j'en ai marre !

– Écoute, on fait ce qu'on peut !

– Tu peux me rendre mes jambes ?

– Merde, quoi, pourquoi tu m'engueules tout le temps ?

– J't'engueule pas, mais comprends, Pierrot, c'est pas une vie que j'vis ! T'imagines, se faire torcher par sa femme ? J'ai des couches comme un môme ! Merde, Pierrot, j'ai pas mérité ça !

Et cette foutue loco qui passe deux fois par jour. Quelle chiotte d'idée d'avoir acheté cette baraque près de la ligne de chemin de fer !

– Tiens, Pierre, prends de l'argent dans mon sac. Sors, mon petit.

– Pour aller où ?

- Va te distraire.
- J'ai pas envie.
- Tu ne peux pas rester toute la journée planté devant la télé. Va chercher du travail.
- Ah, ouais, et comment tu feras pour soulever l'père si j'suis pas là ?
- Je me ferai aider.
- Par qui, les courants d'air ?
- Pierrot, faut faire quelque chose pour moi, fiston.
- Quoi ?
- J'supporte plus d'avoir mal. J'dors p'us, ta mère non plus. Dix fois elle me passe le bassin. J'sens p'us rien, tu comprends ?
- Bon, et alors ?
- Écoute, j'ai entendu un truc comme quoi ils avaient sorti un livre qui donne des tuyaux pour se tirer en douceur.
- J'comprends pas.
- Ah, t'es bouché ou tu le fais exprès ? j'en ai marre de vivre comme ça !
- Et tu comptes sur moi pour t'acheter c'bouquin ?
- J'sais même pas si on l'trouve. Paraît qu'ils l'ont interdit.
- Alors, quoi ?
- C'est à toi de m'aider.
- Tu rigoles, t'as pensé à maman ?
- C'est justement pour elle que je veux mettre les bouts. Elle aurait ma pension, elle serait libre.
- Non mais tu réfléchis à ce que tu me demandes ?
- Si je pouvais seulement remuer un bras j'aurais pas besoin de toi ! Si ton chien tu le vois souffrir, tu le soulages, non ? Alors pourquoi tu m'accordes pas la même chance ?
- Tu veux que je retourne en tôle ?
- Ah, c'est ça, y a qu'toi qui comptes !
- Tu sais pas c'que c'est, toi, la tôle !
- Moi, j'ai jamais écrasé personne !

L'été est arrivé, et ma loco se défonçait à balader les congés payés. Je suis allé rôder au dépôt pour respirer l'ambiance. Y avait un Arabe chargé de l'entretien avec qui j'ai bavardé en fumant une sèche. Un jour il a accepté de me laisser grimper dans ma loco. Je me suis retrouvé dans ma cabine et les paysages ont défilé devant mes yeux. J'avais les mains sur les manettes et j'ai retrouvé au creux de mes paumes les vibrations de la machine. On se connaissait bien tous les deux.

Avec les chaleurs, c'est devenu vraiment infernal à la maison. Quand elle se levait le matin, la mère était déjà verte de fatigue. Le kiné n'arrivait plus à éviter les escarres et l'père gueulait comme un âne quand il fallait le soigner.

Moi, je me réfugiais dans ma tête, et m'man m'reprochait de pas prendre ma

part.

- Pourquoi tu vas pas parler avec ton père ? Tu imagines ses journées ?
- Et les miennes, tu les imagines ? Tu crois qu'ça m'amuse de rester dans c'te foutue baraque entre l'autre à torcher et tes mines de déterrée ?

Et puis l'accident du 20 août. Un train roulant vers le sud a passé le signal à grande vitesse et en a percuté un autre qui remontait. Trois jours à découper la ferraille et ce qu'il y avait en dessous. Quinze morts et quarante blessés.

À trente bornes de chez nous. Responsable ? le signal rouge. Lequel ? Le mien.

Ils ont mis le conducteur en examen. Les syndicats ont réagi aussitôt. Tu parles, le mec était délégué.

Quinze jours après on parle plus que de défaillance technique. Le matériel est mis en cause. La compagnie préfère ça à une grève générale en période de vacances.

J'en parle avec p'pa.

- C'est des fumiers. Si tu leur fous pas les j'tons, Pierrot, ils t'écrasent !

Je rencontre un ancien collègue et on cause.

- Heureusement que la compagnie a reconnu ses torts, qu'il dit.

- Moi, j'ai pas eu cette chance.

Il me regarde par en dessous en plissant les lèvres.

- Ben, c'est pas pareil, marmonne-t-il.

- Comment ça, pas pareil ?

- Là, le conducteur y était pour rien.

- T'en es sûr ? Et pour mon père, il a fait quoi ton foutu syndicat ?

- Pourquoi, ton père ? il était pas accusé.

- Non, il était pas accusé, mon père. On n'a pas dit qu'il avait fait exprès de se casser la gueule de sa machine pour toucher sans rien foutre cinq mille balles par mois ! Et pourquoi y m'ont pas cru quand j'ai dit que le signal était pas allumé ?

Le mec s'est excusé et s'est barré fissa. Valait mieux.

J'étais tellement mal que j'ai décidé d'écrire notre histoire à p'pa et à moi. Je raconte tout.

Comment il a été obligé de grimper sur sa machine pour la nettoyer s'il voulait y voir clair en roulant. Parce que le mec de l'entretien s'était tiré trois jours avec un certif de complaisance.

Et mon signal rouge qu'était pas allumé ? À cause d'une grève qui se préparait à la centrale et qui mettait tout le monde sur le pont. Une panne d'ordinateur, le surveillant qui s'occupe ailleurs, le mec qui se fait écrabouiller et moi...

C'est un type qu'a quitté depuis qui m'l'a raconté à ma sortie d'tôle.

Je termine au milieu de la nuit parce que j'ai pas l'habitude d'écrire et qu'il a fallu que je recommence plusieurs fois pour qu'on me comprenne. Je glisse les feuillets dans une enveloppe et j'écris dessus l'adresse du quotidien régional. Ça m'étonnerait qu'y sortent pas ça dans leur canard. Surtout demain matin.

J'ai la journée pour me préparer.

Le matériel sensible est enfermé dans une baraque de chantier qu'un nouveau-né pourrait forcer. Je prends les pains et un détonateur et ça me fait drôle tout d'un coup cet explosif qui ne ressemble à rien. Les ouvriers regardent ailleurs et je file sans qu'ils me voient.

Je reprends la voiture et me dirige vers une courbe que je connais bien. Le signal rouge est juste derrière et, avant, il y a la grande ligne droite où fonce ma loco.

Quand tout est en place, je rentre. Mais avant, je poste la lettre.

La maison est comme je l'ai laissée. La mère se traîne et l'ère est dans sa chambre où il fait un peu plus frais. J'attends que m'man s'en aille faire les courses et j'entre dans la chambre.

P'pa tourne la tête et je m'aperçois qu'il a pleuré. Je comprends. Il a fait sous lui. Mais au lieu d'être dégoûté, je ressens de la peine. Je m'assois sur la chaise à côté de lui.

– Ça va, p'pa ?

Il hausse les épaules et des larmes coulent sur ses joues que maman n'a pas rasées depuis quelques jours.

– Pleure pas, on va en finir.

Il me regarde en cherchant à comprendre.

– Quoi donc ?

– Ce que tu m'as demandé.

Il pige et arrive à sourire.

– T'as trouvé ?

– J'ai trouvé.

Sa main bouge sur le drap et prend la mienne.

– T'es un bon petit.

– Tu veux que j'te nettoie ?

Il hésite et accepte. Comme s'il me faisait de nouveau confiance.

Pour qu'il profite encore du soleil, je le porte dans la cour pour qu'il déjeune dehors avec nous. La mère paraît surprise mais ne dit rien. L'ère me regarde avec une gentillesse que j'ai pas vue depuis longtemps.

Après le déjeuner, je le rentre et l'installe sur le lit.

– C'est pour quand ? il demande.

– Ce soir.

Il peut pas s'empêcher de sursauter.

– Ce soir ? Déjà ?

– Tu r'grettes ? je demande, un peu agressif.

– Non, non... mais... maman ?

– Quoi, maman ? Ce sera un accident.

Ses yeux papillotent. Je me demande à quoi il pense, là, tout de suite. Est-ce qu'il est vraiment soulagé ?

– Comment tu vas faire ?

– J'ai tout prévu, tu souffriras pas.

Il voudrait bien en savoir plus, mais il a peur de paraître dégonflé. Ou peut-être qu'il a la trouille. L'après-midi se traîne.

Après le dîner, avec juste les yeux du père braqués sur moi quand je relève la tête, j'dis à la mère :

– J'vais emmener papa faire un tour en voiture. Ça va le changer.

– Maintenant ?

– Oui, il fait un peu plus frais.

– Tu veux ?

L'père me lance un regard perdu.

– Mais oui, pourquoi pas ? J'serais content de m'balader un peu, depuis l'temps.

– Mais il fait nuit, objecte-t-elle.

– Laisse, m'man, ça lui fait plaisir, tu vois pas ?

Elle hausse les épaules et je le ramène dans la chambre pour qu'elle le prépare. Quand c'est fait, je l'installe dans la voiture en glissant son fauteuil pliant derrière le siège.

– Allez, on y va ! Entre hommes !

La mère nous regarde sans rien dire. L'père non plus a pas ouvert la bouche.

On roule en silence une vingtaine de minutes, puis il demande :

– Où tu m'emmènes ?

– T'en fais pas, ça va t'plaire.

– Explique, quoi.

Je lui souris.

– Tu veux la revoir encore une fois ?

Il sait de quoi je parle.

– Peut-être, mais j'comprends pas...

– Attends, on arrive.

Je stoppe sur le terre-plein, descends, fais le tour et le prends dans mes bras. Il est plus léger qu'un gamin.

– Où on va ?

– Tu reconnais pas ?

Il regarde autour de lui et aperçoit la grande courbe.

– Qu'est-ce que tu veux faire ?

Sa voix tremble un peu.

– Regarde le signal, il est éteint.

– Normal, y a pas de trafic.

– Ouais, mais mon soir à moi, il était aussi éteint. Je descends le remblai.

– Elle a quitté la gare à présent, que je dis.

Je dois presser sur ses escarres en le trimbalant comme ça, parce que parfois il gémit.

– J'te fais mal ?

– C'est rien. Mais j'comprends qu'dalle. Qu'est-ce qu'on fait ici ? Tu m'avais dit...

– T'inquiète, on arrive.

Je descends et le dépose sur les rails.

– Regarde. D'ici, on va la voir arriver comme ni toi ni moi on l'a jamais vue arriver. Paraît que notre loco elle est bonne pour la casse... J'veux qu'elle termine en beauté.

– Qu'est-ce que t'as fait ?

– C'est toi qui vas l'faire. J'ai envoyé une lettre, ils la feront paraître demain dans le journal. Tu sais c'que j'raconte ? Notre histoire. Tu parles d'une pub pour la Compagnie ! J'dis aussi qu'c'est l'cheminot paralysé et spolié qu'a fait péter sa loco.

– C'était pas celle-là.

– Non, la tienne, elle est déjà devenue des boîtes de conserve. Celle-là, c'est la mienne.

– Mince, c'est formidable, c'que t'as fait, Pierrot, qu'il dit d'une voix émue. Tu pouvais pas faire mieux.

– T'as raison, p'pa, j'pouvais pas faire mieux. (Et je l'embrasse sur la bouche, à la russe.) Tchao, p'pa.

Je m'éloigne et regarde ma montre. Il reste dix minutes avant qu'elle apparaisse et le signal vient de passer au rouge.

Je m'allonge sur les rails.

– Pierrot, Pierrot, où t'es, bon Dieu ? Écoute ! Où t'es ? j'ai réfléchi, j'préfère une autre façon.

C'est marrant, j'm'en doutais.

– Pierrot, Pierrot, elle arrive, magne !

C'est sûr qu'elle arrive. Dressé sur les coudes, j'la vois qui s'amène à toute vitesse. Juste avant qu'elle aborde la grande ligne droite, j'la vois de profil avec ses fenêtres allumées comme des lucioles. J'pose la main sur le rail et je sens son cœur battre.

– Pierrot, j't'en supplie, viens m'chercher, j'veux pas mourir, Pierrot, j't'en prie, j'veux pas mourir ! Tu parles ! J'm'en doutais bien qu'au pied du mur il s'dégonflerait. Parce que là, il est à jeun. Pas comme le jour où il s'est cassé la gueule en voulant faire le mariole sur le toit de la machine et qu'il était bourré comme un coing !

Alors moi, quand j'ai eu mon accident, on a pas voulu croire que j'avais pas bu. Les chiens font pas des chats, qu'ils disaient. Et puis, deux histoires dans la même famille, ça fait tache.

Je l'entends qui gueule comme un porc qu'on égorge.

Gueule, mon pote, gueule, tu gueuleras jamais autant que moi dans ma cellule quand les salauds venaient les uns derrière les autres m'empapaouter.

J'l'entends plus, parce que la loco est toute proche. Je pose ma main sur le bouton rouge du détonateur qui clignote comme un signal. J'peux presque voir les yeux du conducteur qui m'a remplacé.

Alors j'éteins le signal rouge.

DIEU RECONNAÎTRA LES SIENS

– Ahmed Ben Larbi ! Ahmed Ben Larbi !

Ahmed soulève ses paupières, mais son esprit reste endormi.

– Ahmed Ben Larbi ! Ahmed Ben Larbi !

Il émerge de son sommeil en grognant. La chambre est sombre et dehors brille un croissant de lune. Toujours en grognant, il se lève, et rejoint la fenêtre en se grattant le ventre.

En bas, deux visages se tendent vers lui.

– Qui m'appelle ? crie-t-il.

– C'est moi, Zarciah ! lui crie-t-on en retour.

Que lui veut ce bandit ?

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– L'imam veut te voir.

– À cette heure ?

– Toutes les heures sont bonnes pour l'imam, répond Zarciah.

– Tu sais pourquoi ? tente encore Ahmed.

– Il te le dira lui-même.

– Bon, je descends, capitule-t-il.

Avant de mettre son pantalon, il vide sa vessie dans le pot en fer. Puis il enfle une chemise et glisse les pieds dans ses tennnis éculées.

Elles auraient bien besoin d'être changées... mais avec sept enfants...

Dans le lit, Lamia ne s'est pas réveillée et ronfle avec conviction. Son corps déformé par les innombrables grossesses, menées à terme ou pas, n'est qu'à moitié couvert par la couverture qu'il a rejetée en se levant.

Ahmed grimace de dégoût. Depuis le dernier accouchement, la tête de Lamia s'en est allée. Combien de fois en rentrant du travail l'a-t-il trouvée assise, comme un pot sur une étagère, devant la cuisinière froide ? Il l'a battue, pour chasser cette mauvaise paresse, puis comme ça n'arrangeait rien, il a ordonné à ses trois filles de remplacer leur mère.

Dans la pièce voisine, il les entend dormir avec les deux plus jeunes. Les plus grands sont dehors, Dieu sait où !

Après la naissance des deux aînés, deux garçons, il s'était cru protégé de Dieu et continua à engrosser Lamia. Puis une fille était arrivée. Bon, une fille c'est nécessaire dans une maison, s'était-il dit. Après la deuxième, il avait serré les poings. Mais une troisième ! Alors, il s'en était pris à Lamia, et pour ne pas rester sur un échec il avait continué à remplir le ventre de sa femme. Dieu avait eu pitié et lui avait donné deux autres garçons.

Et le dernier avait pris la tête de sa mère.

Qu'est-ce que lui veut l'imam à pareille heure ? se demande Ahmed en rejoignant Zarciah et son acolyte. On ne peut rien lui reprocher. Ses deux aînés, qui seront bientôt rejoints par les deux plus jeunes, combattent l'ennemi à coups de pierres comme doit le faire tout bon Palestinien.

La famille Larbi habite Hebron, tout près du tombeau d'Abraham, le père commun aux Juifs et aux Musulmans. Depuis que les Israéliens occupent la ville, Ahmed, un des premiers, a rejoint l'imam qui a prononcé contre eux la *Djihad*, et maintenant la *Charia* guide la vie de la famille.

Par les ruelles obscures de la ville arabe, les trois hommes atteignent le domicile de l'imam. À cette heure, pas question de se faire repérer par une patrouille israélienne.

La mosquée et ses mosaïques apparaissent, brillantes sous la lune, et Zarciah en pousse familièrement la porte.

Ahmed le déteste. Zarciah est un bandit, mais il est le protégé de l'imam. Pourtant, chacun sait que c'est un voleur et un violeur de filles.

Il le suit jusqu'au sanctuaire. Le saint homme est allongé sur un divan et égrène son chapelet. La pièce est presque vide, peinte d'un bleu délavé, et une rampe de néon fixée au plafond l'éclaire violemment.

Ahmed se tient devant l'imam, respectueusement, en attendant qu'il parle. Zarciah s'est adossé à la porte et joue avec un poignard.

L'imam lève les yeux. Ahmed esquisse un salut, vite réprimé, puis se tient coi.

L'imam est juste et je suis un bon musulman. J'ai donné mes deux fils aînés à la lutte contre l'occupant et bientôt les cadets les rejoindront. Pourquoi m'en voudrait-il ?

N'empêche, il ne se sent pas à l'aise. Il en faut si peu pour finir égorgé dans une venelle. Il chasse vite ces pensées. Ceux que l'on égorge, ce sont les traîtres qui cherchent à pactiser avec le diable juif !

L'imam se redresse, enfin, et Ahmed se tend.

– Comment s'appelle ton fils ?

Ahmed penche la tête avec un bon sourire.

– L'aîné, saint homme ?

L'imam acquiesce. Ses lèvres sont pincées et son regard glacial, mais Ahmed ne l'a jamais vu autrement.

– Il porte le nom respecté de mon père : Yacine, saint homme.

L'imam l'observe, et Ahmed sent des picotements dans la paume de ses mains. Il jette un œil vers Zarciah qui se fend d'un drôle de sourire.

– Pour... pourquoi, saint homme ? ose-t-il.

L'imam soulève la théière posée devant lui, sur la table basse, et se sert. Il boit, puis repose délicatement sa tasse.

– Où est-il en ce moment ? interroge-t-il sans regarder Ahmed.

– Où il est ? mais... heu... (En fait, Ahmed l'ignore. Yacine ne lui demande pas la permission de sortir. C'est un homme, à présent, qui a fait ses preuves.) Heu... probablement, saint homme, en train de préparer l'attaque de demain

contre les Juifs.

L'imam tourne la tête vers Zarcach toujours nonchalamment adossé à la porte.

– T'es sûr ? ricane le voyou.

Le sang d'Ahmed ne fait qu'un tour.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

Zarcach ne répond pas.

– On m'a dit avoir vu ton fils dans Jérusalem-Ouest, laisse tomber le religieux.

Ahmed le fixe sans comprendre. Et alors, quel mal y a-t-il à ce que les Palestiniens aillent dans la partie juive de la ville puisque bientôt elle leur appartiendra ?

– Oui... c'est possible, sourit-il pour atténuer ce que sa réponse peut avoir d'insolent.

Zarcach ricane et l'imam plisse les yeux. Ahmed a l'impression que le visage s'est rétréci autour des yeux noirs. La barbe tranche sur la pâleur de la peau. L'imam est un grand homme.

– Pour y coucher avec une Juive ? siffle l'imam. Les mots n'atteignent pas immédiatement la compréhension d'Ahmed.

– Co... comment ?...

– Tu as bien entendu.

Dans son désarroi, Ahmed se tourne vers Zarcach qui se rapproche.

– Qu'est-ce que t'as à répondre ? grince le voyou. Qu'est-ce qu'il peut répondre ? Si on lui dit qu'un poulet a trois pattes, qu'est-ce qu'il peut répondre ?

– Tu es un pouilleux de menteur ! rugit Ahmed en levant la main sur Zarcach.

Mais Zarcach se glisse derrière lui et pose la pointe de son poignard sur sa gorge.

– Calme-toi, grogne-t-il en appuyant sur le poignard davantage qu'il n'est nécessaire.

Ahmed, éperdu, implore l'imam.

– Qu'ai-je fait, saint homme, pour que ce chien m'insulte ainsi ? En quoi ai-je mérité ton courroux ? Je suis respectueux de nos Lois et chez moi, chacun les observe scrupuleusement.

L'imam ne répond pas mais son regard s'assombrit encore.

– ... Même Yacine quand il couche avec une Juive ? ricane Zarcach dans son cou.

Ahmed se débat, essaie de se libérer de son étreinte, mais il est sans force contre lui.

– Saint homme ! supplie-t-il.

– Nous avons des preuves, lâche le religieux d'une voix glaciale.

Des preuves ? Ahmed sent ses dernières forces l'abandonner. Des preuves ? Yacine ? mais comment ? Yacine est son fils, son fils à lui, son aîné ! Il est entré dans la révolution le jour de sa naissance, le jour où un de leurs martyrs est tombé sous les balles de l'ennemi. Ce jour-là, Ahmed s'est juré que, le temps

venu, son fils remplacerait le héros disparu. Et Yacine a obéi. Et maintenant on l'accuse de...

– Mais grand imam... balbutie Ahmed.

Comment convaincre le saint homme qu'il se trompe ?

– Ton fils a bafoué Dieu et nos Lois ! tonne brutalement l'imam.

– Qui l'accuse ? tente Ahmed, en espérant confondre Zarciah qu'il devine être l'accusateur.

– Mon fils, l'imam Hussein, le chef de l'Hamas, réplique l'imam.

Quoi, Hussein, le chef des combattants ? C'est lui qui accuse Yacine ? Mais alors...

– Co... comment ?... Où... où le vénéré Hussein, qu'Allah le garde... a-t-il vu mon fils ?...

– À la porte d'Hérode ! Ton fils est descendu d'une voiture en croyant que la nuit allait le protéger, et il a embrassé comme un fiancé la fille qui était au volant !

Ahmed ne respire plus. Sa langue est de plomb et ses membres de pierre.

– ... Et cette fille... tente-t-il d'articuler.

– Est juive ! termine l'imam dont les doigts agiles déroulent le chapelet.

Zarciah le lâche et Ahmed s'affaisse. Il tombe à ses pieds en un tas pitoyable.

– Que comptes-tu faire ? reprend l'imam.

Ahmed n'en sait rien ; dans l'instant, il est incapable d'aligner deux pensées. Pourquoi Yacine, Yacine son fils, aurait-il fait ça ? Il hait les Juifs au-delà de tout. Oui, mais une Juive... Non, pas Yacine ! Il secoue la tête et murmure des mots inaudibles.

– Je ne t'entends pas ! crie l'imam.

Ahmed relève la tête.

– Avec ta permission, grand homme, je vais aller chercher mon fils et l'interroger.

L'imam se racle la gorge et crache en direction d'un récipient de plastique.

– On n'en est plus au temps de l'interrogatoire. Mettrais-tu en doute la parole de mon fils, l'imam Hussein ?

Ahmed frissonne.

– Sûrement pas, grand homme. (Que veut l'imam ? Qu'il punisse Yacine ? Bien sûr, mais comment ?) Je le punirai de ma propre main, dit-il plus fort.

À ce moment retentit l'appel du muezzin pour la première prière du jour, et l'imam déroule le tapis, s'agenouille puis se prosterne. Zarciah fait de même, et Ahmed, l'esprit à la dérive, les imite.

Peut-être l'imam prendra-t-il en considération la bonne conduite de Yacine et lui infligera-t-il seulement un châtiment léger ? Ou peut-être lui confiera-t-il une mission particulièrement dangereuse pour l'éprouver ?

À ses côtés, l'imam est tout à sa prière. Ahmed a du mal à se concentrer, les images tourbillonnent dans sa tête.

Je le battrai jusqu'au sang ! pense-t-il.

La prière est terminée. L'imam se relève, roule son tapis, le pose sur une

chaise et s'assoit sur le divan.

Ahmed et Zarciah se redressent également.

– Alors, reprend l'imam en s'adressant à Ahmed, Dieu t'a-t-il inspiré ?

– Inspiré ? répète Ahmed. Inspiré quoi ?

L'imam soupire, exaspéré.

– C'est à toi de punir ton fils ! tonne-t-il.

Ahmed approuve de la tête. Sa langue est collée à son palais. Il n'a jamais vu une telle expression de mépris sur le visage de l'imam.

– Je vais lui arracher la peau du dos ! parvient-il à lâcher.

L'imam secoue la tête comme il le ferait devant un idiot.

– Ce n'est pas la peau de son dos que tu dois arracher, Ahmed Ben Larbi, c'est sa vie, dit-il d'une voix douce.

Quoi ? La vie de Yacine ? Ahmed trouve la force de se redresser.

– Que dis-tu, grand imam ? La vie de Yacine ? Je dois tuer mon fils ! Mais il est innocent ! C'est un valeureux combattant de notre cause ! C'est vrai, il a fauté, grand imam, et je le punirai, mais...

Ahmed s'interrompt en sentant le regard qui le transperce. Quoi, qu'est-ce qu'il fait, il discute une sentence de l'imam ? Il est devenu fou ? Ou bien serait-ce l'imam qui... Il ne sait plus, ne comprend plus.

– Qu'a fait Abraham quand Dieu lui a demandé de sacrifier son fils pour lui prouver sa foi et son obéissance ?

– Abraham...

L'imam lui désigne la porte d'un geste de la main.

– Retire-toi, et que Dieu guide ta main.

Ahmed recule vers la sortie, espère jusqu'au dernier instant un signe de l'imam, mais celui-ci est déjà retourné à ses affaires.

Dehors, le soleil réchauffe le pavé, mais pas les os glacés d'Ahmed.

Il se mêle à la foule, entend les marchands qui s'interpellent gaiement d'une échoppe à l'autre, tandis que l'odeur du thé à la menthe monte dans l'air limpide.

Les mulets surchargés entament leur journée de martyre sous les coups ; des enfants se poursuivent en criant, des amis le saluent. Ahmed n'entend rien, ne voit rien.

Une jeep de l'armée se fraie un chemin ; les soldats ont l'index sur la détente de leur fusil, et les Arabes crachent en se détournant.

Ahmed arrive au tombeau d'Abraham.

Pas possible que nous ayons le même père que ces chiens ! Le sacrifice d'Abraham...

Ahmed sursaute. L'ange de Dieu, au dernier moment, n'a-t-il pas retenu le couteau d'Abraham ? Bien sûr, c'est ce qu'a voulu dire l'imam ! C'est lui, Ahmed, pauvre imbécile, qui n'a rien compris ! L'imam a été clair. Comme Dieu, il veut éprouver sa foi, et au dernier moment, comme Dieu avec Abraham, il arrêtera son bras !

Ahmed en a les larmes aux yeux. Sa poitrine se soulève comme pour se dégager d'une tonne de fonte. Son pas redevient élastique et le sang coule à nouveau dans ses veines.

Il salue ses amis, s'enquiert de leur santé, de leurs affaires. On l'invite à partager le thé. Oui, grâce à Dieu, tout va bien, merci. Encore une journée d'occupation, mais avec l'aide d'Allah nous chasserons bientôt ces chiens de nos terres !

Ahmed revient chez lui, encore perplexe, parce qu'il ne comprend pas l'attitude de Yacine. Bon, peut-être son fils a-t-il été ému par cette fille ! Les Juives sont si perfides ! Que peut un innocent comme Yacine devant leurs manigances ? Non, il ne doit ni comprendre ni pardonner. Il doit punir. L'imam l'a exigé, et même si l'imam ne l'avait pas exigé, lui...

À l'orangerie, il passe la journée à élaborer le châtiment. Il taille et cueille les fruits, l'esprit ailleurs ; le contremaître le remarque et le reprend plusieurs fois.

Il n'en a cure. Bientôt cette orangerie, comme tout le reste, appartiendra à son peuple.

Dans l'autobus qui le ramène chez lui il peaufine son plan. Ce soir, quand Yacine rentrera, il l'emmènera dans le désert de Judée, et là, sur un rocher, comme son aïeul, il accomplira le sacrifice suprême.

En passant devant la mosquée, il a un sourire de connivence. Mais oui, j'ai compris, saint homme, ta pensée était claire, c'est moi qui suis un pauvre idiot.

Nul doute que l'imam, devant son obéissance et l'expression d'une foi si intense, le récompensera. Peut-être un poste de gardien à la mosquée ?... Et Yacine ? Eh bien Yacine suivra son chemin, et Ahmed le voit droit et grand, ce chemin. Qui, dans sa jeunesse, n'a pas fait de bêtise ? Un homme se forme davantage par ses erreurs que par ses succès.

Arrivé chez lui, Ahmed appelle son fils. C'est un garçon de seize ans, grand et maigre, avec un œil qui louche vilainement. Mais ses lancers de pierres ont toujours été précis.

Ahmed roule des yeux furibonds.

– Fils, j'ai appris sur ton compte une histoire abominable ! Je vais te punir très sévèrement !

Ahmed hurle ses imprécations pour le cas où un émissaire de l'imam serait à proximité. Les autres enfants et la mère se regroupent, apeurés. Seule l'aînée des filles s'enhardit et interroge son père sur le motif de sa colère ; Ahmed la fait taire et la chasse d'un geste impérieux de la main.

Si Yacine a compris, il n'en laisse rien paraître. Il a depuis longtemps renoncé à saisir les idées de son père ; pourtant, il fronce les sourcils quand il le voit prendre ostensiblement son couteau.

La mère, malgré le vide qui hante sa tête, tombe à genoux et se met à crier et à gémir. Les petits s'accrochent à elle en pleurant et tous mènent grand tapage. Ahmed est satisfait. L'émissaire pourra tout rapporter à son maître.

– Suis-moi ! ordonne-t-il à son fils.

L'un traînant l'autre, ils quittent la maison, et Yacine se retourne pour saluer

la famille d'une grimace ironique.

À l'arrêt du bus il essaie de demander des explications à son père, mais il n'obtient que des reproches et, de colère, il serre les poings dans ses poches.

Qu'est-ce qui lui prend encore à ce vieux fou ? Quelle mouche l'a piqué ? Pour Yacine, son père a toujours été un homme faible et sans cervelle. Un Palestinien d'hier, confit en dévotion et incapable de quoi que ce soit. Qu'a-t-il pu apprendre qui le mette dans cet état ? Yacine s'en moque. Il veut une explication ? Très bien. Il aura sans doute entendu dire qu'il a décidé de les quitter pour rejoindre les rangs d'une fraction armée du Hamas.

Ahmed demande qu'on les arrête dans un creux de vallon en plein désert. En plaisantant, Yacine prend congé du chauffeur de bus qui s'étonne.

– Une promenade au clair de lune, chantonne-t-il, accompagné par les rires des voyageurs.

Il suit son père qui, avant même que le bus reparte, s'est enfoncé dans la nuit.

Tout en marchant, Yacine repère les cailloux les plus tranchants pour la bataille du lendemain. Il les ramassera au retour, inutile de se charger.

Son père veut peut-être lui passer un savon dans la grande tradition parce qu'on l'aura vu avec Yasmina. Yasmina n'a pas la cote auprès des anciens. Trop libre, et déterminée à aider son peuple en s'instruisant. Elle suit des cours à l'université des Juifs parce que là-bas le niveau est meilleur. Il secoue la tête. Yasmina et lui seront les chefs de la Palestine de demain.

Son père s'est arrêté. Il l'appelle. Deux parois rocheuses les enserrant et la nuit est si sombre qu'un scorpion s'y perdrait.

Ahmed lance des regards furtifs autour de lui comme pour repérer quelqu'un, et Yacine sourit en secouant la tête. Son père n'a pas plus de raison qu'une chèvre ! Entre sa mère qui a perdu l'esprit et son père qui n'en a jamais eu, il a intérêt à les oublier s'il veut faire son chemin.

Ahmed se retourne et l'apostrophe violemment en l'accusant de coucher avec une Juive ! Pourquoi ce vieux fou traite-t-il Yasmina de Juive ? Il tente de poser la question, mais son père hurle trop ; Yacine hausse ostensiblement les épaules et tourne le dos comme si cette affaire ne le concernait plus.

Yacine voudrait bien rentrer, mais le vague respect qu'il garde encore pour son père l'empêche de s'en aller. D'ailleurs, il ne comprend rien à ce qu'il raconte. Ahmed n'a jamais eu la langue agile et il s'embarlificote dans des phrases sans queue ni tête. Il cite, pêle-mêle, Zarcas, l'imam, le chef du Hamas et Dieu sait quoi encore. Et au lieu de lui parler en face, son père s'adresse au désert alentour. Veut-il se faire entendre des serpents ou des cancrelats ?

Yacine ne peut s'empêcher de pouffer devant ces singerie.

Brutalement, son père l'empoigne par l'épaule – et le diable a encore de la force –, le couche sur un rocher tout en poursuivant ses invectives. Lassé, Yacine renonce à se dégager et à comprendre. Quand il aura terminé son numéro, il le dira. Puis, soudain, il se demande si son père veut le fesser comme un enfant ; ça, il ne le supportera pas.

Son père s'est tu. Le silence et le désert les enveloppent. Ce n'est pas un vrai

silence. Trop de vies rôdent dans le sable et le vent chante son éternelle mélodie.

Yacine tourne la tête et voit son père scruter les ténèbres. Sa main gauche est posée sur l'épaule de son fils, la droite pend le long de son corps.

Qu'est-ce qu'il attend ? Yacine s'amuse plutôt de la situation. Il en aura à raconter à ses amis, demain.

« Profite, mon père, profite, c'est ton dernier moment d'autorité sur ton fils. »

C'est à cet instant que le couteau du père déchira le dos du fils.

DEUX SUR LA BANQUISE

De mémoire d'Inuk, jamais le froid n'a été si mordant en cette saison. Et si c'était seulement le froid, mais le *Pitarak*, qui balaye la banquise et coupe tout ce qui vit, s'est mis aussi de la partie. Øle fait claquer son fouet sur les flancs de Sham et de Bods, les deux mamelutes qui tirent le traîneau. Depuis le matin, il n'a attrapé que trois morues.

Arrivé au gué, il observe les *hummoks* du rivage et tâte la glace. Le passage est dangereux. Il pousse les chiens, qui s'arc-boutent et choisissent un autre chemin. Øle s'énerve et s'obstine, mais c'est eux qui ont raison, car à peine a-t-il posé le pied sur un bloc de glace qu'il le sent craquer et dériver. Il saute sur le bloc suivant et en tremblant de frayeur rétrospective rejoint ses chiens qui l'attendent sur le rivage et qu'il injurie sans raison.

Il est furieux. Jamais en temps normal il n'aurait commis pareille imprudence.

Il regagne le village et ne peut s'empêcher de jeter un coup d'œil vers la maison de Claire et Philip. L'image de Claire s'impose avec tant de force qu'il grogne de douleur.

Il arrive chez lui et enferme ses chiens dans la grange après les avoir nourris de poisson.

Rosa est dans la cuisine ; Sirvit, son aîné, est attablé devant une bouteille d'aquavit avec son frère Kidok.

Øle fixe son aîné en haletant de colère. Les deux mains à plat sur la table, Sirvit feint l'indifférence, mais son père sent la haine dans son regard. Il apostrophe durement sa femme. Elle baisse la tête comme elle l'a toujours fait devant ses colères. Pourtant, jamais sa crainte n'a été si grande, car cette fois-ci, sa fureur n'est pas dirigée contre elle, mais contre Sirvit.

Que peut-elle contre la violence de ses hommes, sinon espérer que la raison leur reviendra ? Et comment peut-elle leur revenir ? Claire, la si gentille anthropologue, Claire la savante, ne la leur a-t-elle pas fait perdre ?

Un jour, Rosa est allée la voir et lui a expliqué que son Øle et son Sirvit la convoitaient jusqu'à s'en détester. La Canadienne n'a pas ri, contrairement à ce qu'elle craignait ; elle l'a rassurée en affirmant que seul le terrible ennui de ce long hiver était responsable, que Philip son mari leur parlerait et leur expliquerait que chez eux on ne partage pas sa femme, qu'ils s'aimaient, que bientôt ils repartiraient et que tout s'arrangerait.

Rosa avait secoué la tête. Non, ça ne s'arrangerait pas comme ça.

Øle rôde autour de la table et frôle Sirvit. Que cherche-t-il ? il l'ignore lui-même, et ne sent que sa rage qui ne demande qu'à exploser. Son fils le suit des yeux, mâchoires serrées, prêt à bondir, et Kidok feint de ne s'intéresser qu'au

bout de harpon qu'il sculpte.

Øle attrape la bouteille d'alcool et en boit de larges rasades. L'aquavit lui embrase la tête. Sirvit, à moitié dressé, croise le regard de sa mère et par un reste de raison, ou de pitié pour elle, saisit son anorak et sort en claquant la porte.

Le bar de Hans est éclairé, et Sirvit court s'y réfugier. Ni le bruit que font les buveurs ni la chaleur qui le happe ne le distraient de sa fureur.

– Hé, Sirvit, l'accueille Hans, tu as vu le diable pour faire une tête pareille !

Tout le monde rit, et Sirvit étouffe de colère. Nul n'ignore la haine qui sépare le père et le fils, et la raison de cette haine.

Sirvit s'installe dans le coin le plus sombre avec une bouteille d'alcool groenlandais qui en a rendu fou plus d'un. Défilent devant ses yeux les images de son père qui lui dessèchent l'âme, et celles de Claire qui lui brûlent le corps.

Dans la salle, les buveurs s'échauffent et Sirvit, de très loin, les entend parler d'un ours si énorme que jamais chasseur n'en a vu de pareil. Que lui importent ces fables juste bonnes à effrayer les enfants ! Ce qui le rend fou, ce n'est pas un ours, mais d'imaginer son père avec Claire.

Johannès, son ami d'enfance, s'assoit à ses côtés.

– Qu'est-ce que t'en penses ? lui demande-t-il en le poussant du coude.

– De quoi ? grogne Sirvit.

– Eh ben, de cet ours ! Un chasseur d'Ikateq l'aurait aperçu sur la banquise et en est tombé à moitié mort de peur !

Sirvit hausse les épaules. C'est pendant les mois de nuit polaire, quand l'oisiveté gangrène corps et âmes, que ces histoires apparaissent. Mais Johannès insiste, et d'autres se mêlent à la conversation.

– On pourrait manger pendant tout l'hiver, si on attrapait un pareil monstre ! dit l'un.

– Et c'est toi qui irais, le bancal ! se moque un ivrogne.

– Plutôt attraper le scorbut en bouffant les conserves du gouvernement que de m'attaquer à ça !

Agacé, Sirvit se lève.

– Et toi, Sirvit, tu irais le chasser, cet ours ? interpelle Hans de derrière son comptoir.

Sirvit ne répond pas, il sait que chacun cherche un prétexte de bagarre, mais il a des raisons pour se battre bien plus importantes que cet ours.

Il rafle la bouteille où il reste un fond, et sort dans la nuit.

Øle s'est levé tôt pour aller chasser le phoque à Angmagssalik. Il veut offrir une belle peau à Kilaaraq après que Rosa l'aura écharnée, savonnée, cousue et tendue. Kilaaraq, c'est Claire en groenlandais, et sa langue caresse ce mot.

Malgré ses fourrures, il frissonne de froid quand le *neqajaq* souffle, à peine la dernière colline dépassée. Les chiens marchent mal ce matin et il fait claquer son fouet ; énervés, ils tentent de se mordre. Bods, le second, veut la place de Sham, le plus vieux et le plus aguerré. Sham ne se laisse pas faire, et Øle rit quand ses crocs se plantent dans le flanc de Bods.

Il fait le tour du lac et s'enfonce par l'intérieur. Les terres de chasse sont à une trentaine de kilomètres. Il court à côté du traîneau, encourage ses chiens de la voix et du fouet et s'arrête souvent pour reprendre souffle. La fourrure des chiens et celle qui l'enveloppe sont hérissées de pointes de glace, et chacun respire comme il peut.

Vers onze heures, il ordonne la halte dans une sorte de tranchée et les chiens se laissent tomber aussitôt dans la neige. Øle leur donne du requin séché, qu'ils n'aiment pas trop, tandis qu'il mastique un morceau d'ours qu'un chasseur lui a échangé contre du tabac.

Un crachin de glace les enveloppe, et Øle reconnaît le *White Out*, un brouillard intense qui double le blizzard et qui en a perdu plus d'un. Il a eu tort de partir ce matin, mais il ne pouvait plus supporter de dormir sous le même toit que Sirvit.

Dolly, la chienne husky qui tire avec Bods, se relève en grondant et aboie vers l'est. Aussitôt les autres se dressent. Øle ne voit quasiment rien au-delà de son attelage et il cherche à l'aveugle son fusil sous les couvertures. Les chiens continuent de gronder et secoient leur harnais, et il arme son fusil qu'il tient à la hanche, prêt à tirer. Contre quoi, il n'en sait rien. Ils sont enfermés entre des murailles uniformément grises. Il écoute mais n'entend rien avec le vent. Seuls ses chiens peuvent flairer un danger.

Le vrai danger, pense Øle, c'est le froid. Sans abri, il doit bouger, et pour se réchauffer boit une large rasade d'alcool qui le fait frissonner. Les chiens continuent de gronder et arrachent la glace qui se colle sous leurs pattes.

Il a décidé de rentrer. Avec ce *White Out*, continuer serait de la folie. La chance aidant, il retrouvera peut-être ses traces du matin. Il ordonne à ses chiens de se remettre en route, et ceux-ci, comme à regret, s'arrachent de leur tunnel.

Øle les encourage de la voix, sans les frapper. Ils représentent son salut. Les traces sont moins nettes qu'il ne l'espérait, mais Sham entraîne vigoureusement ses compagnons.

Dolly court en regardant derrière elle, et Øle, intrigué, l'observe, car lui aussi a la sensation qu'ils ne sont plus seuls.

Au bout d'une demi-heure, épuisé, il arrête l'attelage à l'abri d'une remontée de piste, et pendant que ses chiens se lèchent en grognant il tente de discerner ce qui alerte sa chienne.

Ce n'est pas un froussard, mais les Esquimaux craignent les forces naturelles et croient au surnaturel. Il pense à l'ours et au danger qu'il représente, mais ce n'est pas le seul danger sur la banquise.

Quand le blizzard s'apaise, mais pour mieux reprendre, Øle croit entendre, derrière eux, un martèlement, un froissement de la glace qui gagne de loin en loin. Et la nuit s'assombrit encore, et Øle sait qu'il doit repartir sous peine de mourir. Il ne craint pas la mort. C'est la compagne naturelle de ceux qui vivent aux confins du possible. Mais il ne veut pas mourir maintenant, sans avoir possédé Kilaaraq, et surtout, il ne veut pas que Sirvit la possède avant lui.

Il se remet en route ; la morsure du vent qui attaque de tous les côtés fait

trébucher Sham le courageux, et Øle, accroché à son traîneau, tombe sur les genoux une première fois. L'eau lui brouille les yeux, pourtant il se rend compte que l'attelage s'est arrêté devant un champ de neige : sa couleur et quelques autres indices, qu'il analyse, lui font comprendre qu'il est perdu.

C'est la Grande Crevasse, la faille qui s'étend du nord au sud, large parfois d'un demi-mètre, mais souvent sur plus de vingt. Il ne sait plus où il est.

Ses chiens gémissent et aboient, se tournent vers leur maître et attendent de lui leur salut. Øle s'approche, tâte le sol avec précaution. Là, à quelques centimètres peut-être, s'ouvre un gouffre dont personne n'a jamais vu le fond. Mais il n'a pas le choix. Il ne peut plus revenir en arrière, et ne peut pas rester dehors plus longtemps, il doit passer. Ses yeux fouillent à la recherche du moindre pli de la nappe de neige.

Soudain, les trois chiens qui s'étaient couchés se redressent, pattes raides, le museau tourné vers l'arrière, et leurs gémissements s'amplifient. Lentement Øle se retourne, et son sang se fige dans ses veines.

Là, à moins de cinquante mètres, un ours dressé les regarde.

Un ours, cette montagne de viande, de griffes et de dents ? Un ours, cette gueule si largement ouverte qu'il en voit les crocs massifs ?

Les chiens ont cessé de gémir et tremblent violemment. Øle ne cherche pas à attraper son fusil sous la couverture. Il n'aura pas le temps.

Jamais il n'a vu un ours de cette taille.

L'animal est retombé sur ses pattes et avance. Il n'a pas besoin de se presser, il le sait. Øle aussi le sait.

Fous de terreur, les chiens ont réussi à défaire leur harnais et fuient droit devant eux ; Dolly, elle, est restée aux côtés de son maître. Crocs découverts, elle gronde, prête à affronter le monstre, qui se balance de droite à gauche en secouant la tête. Dolly aboie, aboie furieusement, mais l'ours n'y prête aucune attention, il fixe sur Øle un regard si humain que les dernières forces de l'Esquimau l'abandonnent. Il ferme les paupières au moment où il sent sur sa bouche le souffle fétide de la bête. Quand Øle rouvre les yeux, l'ours a disparu. Dolly est collée contre sa jambe. De l'autre côté de la crevasse, Sham et Bods attendent, l'air coupable et ahuris.

Comme un somnambule, Øle harnache Dolly, s'arrime au traîneau et claque de la langue pour qu'elle s'élance au travers de la crevasse.

Ils passent. De l'autre côté, à peine arrivés, ils entendent derrière eux la masse de neige s'effondrer avec un roulement sans fin vers l'abîme.

Øle harnache Dolly aux côtés de Sham et Bods, et sans jeter un regard en arrière, ils courent, courent sur la banquise jusqu'à ce qu'ils aperçoivent, cent mille fois moins brillantes que les étoiles, les lumières du village.

Sirvit comprend immédiatement que son père a rencontré l'Esprit de la Forêt. L'Esprit apparaît quand il veut, mais chacun sait qu'il n'apparaît que lorsqu'il désire parler aux hommes.

Les cheveux de Øle sont devenus blancs, il a un air égaré que personne ne lui

a jamais connu et, alors qu'il descend avec ses chiens la rue principale, tout le village comprend.

Øle ne s'arrête pas, ne regarde personne. Il file droit, jusqu'à sa maison, il s'enferme.

Chez Hans, chacun y va de ses suppositions. Puis, faute d'aliments, la discussion se consume et les regards convergent vers Sirvit attablé au fond de la salle avec sa bouteille d'alcool groenlandais.

Sirvit les toise, se lève et sort.

Le lendemain matin brille un soleil inhabituel. On lève le nez pour tenter de comprendre comment ces rayons ont réussi à percer le couvercle de la nuit.

Claire, étonnée elle aussi, observe les cieux. Sirvit l'aperçoit, et se dirige vers elle.

– Bonjour, Sirvit, chante la voix de Claire.

– Bonjour, Kilaaraq.

Sirvit tourne la tête. Sur le pas de sa grange, Øle les regarde et attend son fils.

– Excuse-moi, Claire, je dois partir.

– Où vas-tu, Sirvit ?

Le jeune homme sourit et fait un geste du bras.

– Mon père va me le dire.

Elle le regarde s'éloigner, le cœur serré d'une angoisse qu'elle ne comprend pas.

Derrière Øle, sur la paille, les trois chiens écoutent.

– Auras-tu le courage de m'accompagner chasser cet ours ?

Sirvit cligne des yeux. C'était donc ça.

– Tu l'as vu ?

Øle secoue la tête.

– Comme je te vois.

– Et alors ?

– Il m'a laissé la vie.

Sirvit hoche la tête.

– Quand tu veux, répond-il en toisant son père.

– Maintenant ?

Sirvit hoche de nouveau la tête.

– Maintenant.

Øle rentre dans la grange et Sirvit se dirige vers la maison. Un moment plus tard ils ressortent, chacun équipé d'un fusil de chasse et d'un couteau à dépecer, les raquettes passées à la ceinture, portant une toile de bâche, un sac de vivres et de munitions attaché dans le dos.

Sans rien dire, ils passent devant le bar de Hans qui les observe, les poings sur les hanches, puis devant la maison de Johannès qui leur fait un signe de la main, pendant que Claire, restée devant sa porte, les suit des yeux jusqu'à ce qu'ils disparaissent derrière la colline.

Øle marche à quelques mètres devant Sirvit.

Depuis qu'ils ont quitté le village le soleil a fui et la nuit est revenue.

Øle est l'éclaireur et tâte sans cesse la glace avec son *tooq*. Sirvit l'observe, goguenard. Ce n'est pas seulement sa chevelure qui est devenue blanche, songe-t-il, mais aussi son courage. Néanmoins, il prend la trace de ses pas.

Il n'y a pas le moindre vent, et leurs pieds volent sur la neige glacée. Øle va sa route. Sirvit doit admettre que son père, malgré son âge, a encore de bonnes jambes. Mais quelle est cette force qui lui rend ses muscles ? Il se penche et gratte le sol. Sirvit se rapproche, Øle se retourne pour voir les yeux de son fils s'agrandir.

Sirvit n'a jamais vu d'empreinte de cette taille ! Aussi large qu'une raquette et profonde de plus d'un doigt. Il interroge son père du regard. Celui-ci opine.

Ils ne seront pas assez de deux pour tuer un ours de cette taille, pense Sirvit. Mais sont-ils là pour ça ?

Il se penche, renifle l'empreinte, mais déjà Øle s'est remis en route. Depuis leur départ du village, il lui tourne le dos, comme pour le défier. Il sait que les corps, ici, dans ce froid, se conservent indéfiniment et qu'on les retrouve toujours.

L'un suivant l'autre, ils se dirigent vers l'est, vers ses crêtes de pression si aiguës que les franchir épuise les plus forts.

Le froid plombe leurs membres fatigués ; d'un commun accord ils décident de s'arrêter pour manger à l'abri d'un monticule de glace.

Sirvit mâchonne de la viande de caribou, tandis que son père mange de l'ours, ostensiblement.

– Alors, comme ça, t'as vu un ours ?

Øle opine et continue de mâcher.

– Y m'a touché la bouche.

– Hein ? sursaute son fils, qu'est-ce que tu racontes ?

Øle secoue la tête, à la manière de l'ours.

– C'est la vérité vraie.

Sirvit se force à rire.

– Tu m'prends pour un idiot !

– C'était p'tête pas un ours.

– Ah, oui !

– Ah, oui.

Sirvit hausse les épaules, mais regarde autour d'eux.

– C'était quoi, alors ?

Son père a rangé son couteau et s'apprête à repartir.

– Pourquoi il t'aurait laissé la vie ? insiste Sirvit. Øle hausse les épaules.

– Parce qu'il n'était pas là pour moi. L'heure de chacun est fixée. La mort arrive quand elle doit. Sirvit grommelle. On peut toujours avancer l'heure.

Ils repartent. Sirvit derrière Øle.

Øle se demande quand son fils va l'attaquer et s'il a remarqué qu'il a engagé une balle dans le canon de son fusil. Ses jambes s'alourdissent, chaque pas est

une épreuve. Mais Sirvit n'est pas en meilleur état. Øle tend la main vers l'horizon où se dessinent des silhouettes d'arbres.

– On s'arrêtera là-bas pour la nuit, décide-t-il. Pour la forme, Sirvit aimerait protester, mais il est trop fatigué.

Ils n'échangent pas la moindre parole ; arrivés à la ligne d'arbres, ils se contentent de tendre leur bâche huilée entre les troncs pour s'abriter, et de creuser un trou pour y faire un maigre feu.

Chacun rumine ses pensées et tire de son sac des provisions qu'il ne partage pas. Les fusils sont à portée de main.

L'Ours les a repérés. Il a terminé son repas composé d'un renard qui s'est bravement défendu avant de succomber. Il n'aime pas l'odeur de la viande, mais il n'avait plus le choix. La glace est si épaisse que même lui ne parvient plus à la briser pour pêcher. Et baies et racines ont depuis longtemps disparu.

Il hume l'air glacé et balance la tête. Sa fourrure épaisse est beige sale. Il se relève sur ses pattes arrière : sa taille est prodigieuse. Il retombe en avant et se met en marche vers la crête.

Ils sont là. Au pied de sa montagne.

Les deux hommes s'épient. Ils sont suffisamment loin de tout pour que le risque de découvrir un cadavre soit dérisoire. Et qu'importe !

Ils marchent côte à côte, le doigt sur la détente de leur arme ; les heures coulent sans que rien ne se passe.

– Alors, où est-il, ton ours ? grince Sirvit.

– Patience, il va venir, je le sais, grommelle Øle. C'est vrai. L'Ours est là. Il le sent dans sa moelle. L'Ours est son allié.

– Par là, dit-il en désignant la crête.

Sirvit relève la tête vers le sommet qui se perd dans le brouillard. Son père a des visions.

– Moi, j'vois rien, et c'est haut !

Son père se moque.

– Fais comme tu peux, moi, j'y vais.

Ils échangent un regard de haine. Ils sont arrivés au bout de leur course.

– Bon, allons-y, se décide Sirvit.

Chacun prend son chemin, sans se laisser dépasser. Ils progressent lentement à cause du froid qui plaque immédiatement sur leur bouche l'air qu'ils expirent. Ici, même le ciel est en glace.

L'Ours observe avec intérêt les brindilles qui se hissent vers lui. Il entend leur respiration et les battements désordonnés de leur cœur. Il secoue la tête, grogne, se redresse puis grogne encore en déchiquetant l'écorce d'un mélèze.

Øle et Sirvit relèvent la tête.

Ils ont entendu l'appel de l'ours. Leurs yeux fouillent la montagne.

– Là-bas ! crie Sirvit.

La fièvre de la chasse s'empare de lui. Il en oublie presque pourquoi il est ici.

– Par là, crie-t-il encore et il s'élance.

Øle le regarde se hisser, sans bouger ; le brouillard l'engloutit bientôt, et il n'entend plus que les halètements furieux auxquels répondent en écho les grondements de l'ours.

Il a tort de courir ainsi, il ne faut surtout pas courir dans un froid pareil.

Il s'assoit à l'abri d'un rocher et pointe son fusil.

Sirvit sent une force prodigieuse l'entraîner vers le sommet. Ses muscles sont puissants et son souffle est léger. Il a oublié son père et ne pense plus qu'à la bête fantastique qui l'attend.

Un dernier effort et il prend pied de l'autre côté. Rien que la neige, la glace, le silence. Son regard fouille les terres inhumaines que nul n'a jamais vues.

Il tourne la tête. L'Ours est à moins de cent mètres de lui.

Sirvit rencontre son regard.

Il lève son fusil : il pèse dix tonnes et il ne peut en actionner la culasse. L'homme et l'animal restent un moment à se fixer, puis l'Ours fait demi-tour et commence sa descente. Sirvit lâche son fusil et le suit.

Au village, quand on raconte l'histoire aux étrangers, il y en a toujours un pour vous dire que l'ours n'existait que dans la tête de ces fous, et qu'ils le poursuivent toujours à travers les terres inhumaines.

Du même auteur

Un été pourri

La Mort quelque part

Le Festin de l'araignée

L'Étoile du Temple

(Prix des Écrivains de Champagne 1998)

Fin de parcours

Gémeaux

<http://www.maudtabachnik.com>

Sommaire

Couverture

Présentation

Le livre

L'auteur

Dans la même collection

Fin de parcours

Copyright

FIN DE PARCOURS

L'ENFER, MAMAN

ELAINE'S BABY

LE DÉJEUNER SUR L'HERBE

LE CERCLE DE FAMILLE

LE PETIT TIMONIER

TEL PÈRE, TEL FILS

DIEU RECONNAÎTRA LES SIENS

DEUX SUR LA BANQUISE

Du même auteur

Sommaire